

# PETIT VOYAGEUR *en Europe*

Deuxième édition revue et corrigée par J.L.\*\*\*



PARIS

Laglumé et Peltier, libraires - rue du Foin-Saint-Jacques, n° 11

— 1833 —



## LES LANDES DE BORDEAUX

Les landes ou bruyères s'étendent le long de la côte de l'Océan, depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne; elles forment un pays triste et sauvage, une terre comme abandonnée de la nature. Ces plaines arides et sablonneuses produisent cependant d'assez beaux pins, propres à la petite mâture, ainsi que le liège (*quercus suber*).

Les Landais mènent un genre de vie sauvage et agreste. Ils habitent de misérables cabanes, construites de manière à pouvoir être transportées d'un lieu à un autre. Des peaux de mouton leur servent de lit, et tous leurs ustensiles de cuisine se bornent à un ou deux poêlons. Leur nourriture ne consiste qu'en lait, fromage, en lard, et surtout en *cruchade*, espèce de pâte faite avec de la farine de millet ou de blé d'Inde; aussi la frugalité est-elle une vertu dominante chez les Landais. Les jours de fête, ils se rassemblent dans une espèce de cabaret, et là, au milieu des chants d'allégresse et de la joie, ils se livrent sans réserve aux plaisirs de Bacchus.

Les hommes se partagent les travaux: les uns font le métier de charbonnier; les autres, et c'est le plus grand nombre, vont au loin parquer leurs troupeaux. Ces pasteurs, munis d'un poêlon, d'un peu de farine, de lard et de quelques fromages, s'éloignent de sept ou huit lieues, se construisent une cabane et, armés d'un fusil, occupent à la chasse leurs moments perdus.

Les Landais sont forts et vigoureux. L'hospitalité est en vénération chez eux. On leur reproche d'être surnois, enclins à l'avarice et à l'ivrognerie et d'être jaloux et despotes dans leurs ménages. Ils sont superstitieux et croient aux vampires et aux loups-garous.

Les Landais se servent d'échasses; et ainsi juchés, ils marchent avec une telle agilité, qu'un cheval ne peut les suivre. Aidés d'un long bâton, ils franchissent quelquefois des fossés de vingt pieds.

## LES VOSGES

Les Vosges forment une longue chaîne de montagnes couvertes de bois, qui sépare l'Alsace de la Franche-Comté et de la Lorraine et qui s'étend dans un espace de plus de cinquante lieues. La topographie de cette contrée est peu connue. Dans la plupart des traités géographiques, on ne trouve que des détails très superficiels.

Cette chaîne de montagnes est riche en productions minérales, surtout en mines de fer. Mais ce qui doit surtout attirer le voyageur qui aime à contempler la belle nature, est la multitude de sites romantiques qui se présentent à ses regards. Du haut de ces rochers, sa vue embrasse une étendue immense; les belles plaines de l'Alsace se déploient à ses yeux, couvertes de hameaux, de bourgs, de villes, de forêts: elles présentent l'aspect d'un beau jardin. Le Rhin coule majestueusement et arrose ces belles contrées. Ces montagnes renferment beaucoup de vieux châteaux ruinés et ces ruines pittoresques ajoutent encore aux charmes que ces lieux présentent.

Les Vosges servent de retraite à des sangliers. On y trouve beaucoup de renards, de lièvres, mais peu de cerfs. Les loups s'y sont étrangement multipliés; et l'hiver, forcés par la faim, ils pénètrent dans les villages et y font beaucoup de ravages.

Les Vosgiens, habitants des montagnes, ont pour tout aliment du lait et des pommes de terre; ils vivent longtemps. Ils remplacent la chandelle par des morceaux de bois résineux qui donnent une lumière éblouissante. Leurs mœurs sont douces et hospitalières. Ils vivent unis entre eux et accueillent les étrangers avec empressement. Leurs femmes, dont ils sont très jaloux, seraient assez jolies, si un caractère sauvage, qui leur nuit, était remplacé par les grâces et l'amabilité ordinairement si naturelles au beau sexe.

*Epinal*, ville assez considérable, est le chef-lieu du département: on y compte 7.500 habitants; elle est sur la Moselle. Les papeteries qui en sont voisines sont très estimées.

C'est dans les Vosges, non loin de Remiremont, qu'est *Plombières*, si renommé par ses eaux minérales. A cinq lieues de là est *Luxeuil*, petite ville de 2.000 habitants à peu près; elle possède aussi des bains chauds assez jolis.



## LA SUISSE

Ce pays, entouré par la France, l'Italie et l'Allemagne, est borné à l'ouest par la Franche-Comté; à l'est par le Tyrol; au nord par le Sundgau, la forêt noire et par une partie de la Souabe; au sud par la Savoie, le Milanais, les provinces de Bresse et de Bergame. Elle a environ soixante-cinq lieues de long sur cinquante de large.

La Suisse faisait partie de la Gaule et de la Rhétie sous les empereurs romains. Elle prit le nom d'*Helvétie* des Helvétiens qui l'habitaient alors, et celui de *Suisse* de Schwitz, gros bourg, un des premiers qui adhéra à l'union que formèrent entre eux les treize principaux cantons de



la Suisse, lorsqu'en 1307, aigris par l'orgueil et les exactions de leurs gouverneurs, ils secouèrent le joug autrichien et formèrent une république fédérative. En 1803, une révolution eut lieu : aux treize cantons, six nouveaux, formés de divers petits pays voisins, autrefois alliés ou dépendants des premiers, furent ajoutés. Enfin, en 1815, une augmentation de trois cantons, le *Valais*, Genève et Neuchâtel, en porta le nombre à vingt-deux.

Le sol de la Suisse est entrecoupé par des chaînes de montagnes considérables. A l'ouest est le Jura, qui la sépare de la France ; les Alpes, dont le mont Saint-Gothard est comme le centre, s'étendent principalement vers l'est et le nord-ouest. Plusieurs fleuves et rivières, tels que le Rhin, le Rhône et l'Aar, y prennent leur source. L'air y est pur, excepté dans les endroits voisins des lacs et des marais. La température est beaucoup plus froide qu'on ne devrait l'attendre de sa situation ; c'est ce que l'on attribue aux montagnes couvertes de neige et de glace, dont le sol de la Suisse est hérissé.

Le sommet de ces hautes montagnes est absolument stérile. A mi-côte, on trouve des terrains assez fertiles et des pâturages qui nourrissent des bestiaux qui font la principale richesse du pays. Les basses vallées présentent des terroirs productifs et l'air y est tempéré.

On y recueille de la cire, du miel, du vin et des graines céréales, mais en petite quantité. On y fabrique des fromages excellents et renommés. Les branches les plus importantes de l'industrie des Suisses sont les fabriques de mousselines, cotonnades, velours, soieries, etc. Plusieurs des montagnes de la Suisse sont couvertes de forêts et elles recèlent des simples précieux dans l'art de guérir.



Les Suisses sont grands et robustes. Leurs femmes sont jolies. Isolés, pour ainsi dire, au centre de l'Europe, ils se sont préservés, au milieu de leurs montagnes, de la corruption générale. Le luxe leur est étranger et ils ont en partage la sobriété, l'amour du travail et toutes les vertus qui en sont les suites. Les habitants de certaines grandes villes, telles que Berne, Soleure, changés par le commerce de leurs voisins, n'ont pas conservé les mœurs antiques dans toute leur intégrité. Quoiqu'un peu brusques et emportés, ils sont naturellement bons et probes. Ils aiment leur patrie, malgré l'habitude qu'ils ont toujours eue d'aller vendre leurs services aux princes étrangers.

La chasse au chamois forme l'occupation de beaucoup d'habitants des montagnes de la Suisse. Bien que cette chasse périlleuse enlève souvent, à la fleur de leur âge, des hommes précieux à leur famille, elle a pour les montagnards des attraits irrésistibles. Un jeune homme bien fait, et d'une figure agréable, venait d'épouser une femme charmante. Il disait à un voyageur (*M. de Saussure*) : « Mon grand-père est mort à la chasse, mon père y est mort ; je suis si persuadé que j'y mourrai, que ce sac que vous me voyez, Monsieur, et que je porte à la chasse, je l'appelle mon *drap mortuaire*, parce que je suis sûr que je n'en aurai jamais d'autre ; et pourtant, si vous m'offriez de faire ma fortune à condition de renoncer à la chasse au chamois, je n'y renoncerais pas. »

Le lecteur lira sans doute avec plaisir la description de cette chasse.

Le chasseur de chamois part ordinairement dans la nuit, pour se trouver à la pointe du jour dans les lieux élevés où le chamois vient paître. Dès qu'à l'aide de sa lunette d'approche il a aperçu quelques-uns de ces animaux, il tâche de s'élever au-dessus d'eux en longeant quelque ravine, ou en se coulant derrière un rocher. Arrivé au point convenable, il ajuste l'animal et tire dessus. S'il l'a atteint, il court à sa proie et s'en assure en lui coupant les jarrets ; puis il considère le chemin qui lui reste à faire pour retourner à son village. Si la route est très difficile, il écorche le chamois et ne prend que sa peau ; mais pour peu qu'il soit praticable, il charge sa proie sur ses épaules et la porte souvent à de grandes distances, à travers les précipices. Mais si, comme dans le cas le plus fréquent, le vigilant animal aperçoit venir le chasseur, il s'enfuit avec la plus grande vitesse sur les glaciers, sur les neiges, sur les rochers escarpés. Alors l'un d'eux, pendant que les autres paissent, se tient en vedette sur la pointe de quelque rocher et dès que cette sentinelle aperçoit un objet de crainte, elle pousse une espèce de sifflement. Les autres chamois accourent pour juger de la nature du danger. Si c'est une bête féroce ou un chasseur, le plus expérimenté se met à leur tête et ils s'enfuient tous à la file dans les lieux les plus inaccessibles.

C'est là que commencent les dangers du chasseur ; car alors, emporté par sa passion, il ne connaît plus de péril : il passe sur les neiges sans se soucier des abîmes qu'elles recouvrent ; il s'engage dans les routes les plus périlleuses, monte, s'élance de rochers en rochers, sans savoir comment il pourra en revenir. Souvent la nuit l'arrête au milieu de sa poursuite : mais il n'y renonce pas pour cela : il s'arrête au pied d'un roc, souvent sur des débris entassés, au milieu des neiges et des glaçons, où il n'y a point le moindre abri contre un froid extrême et un vent

impétueux. Là, seul, sans feu, sans lumière, il tire de son sac un peu de fromage et un morceau de pain d'avoine, ordinairement si sec qu'il est obligé de le rompre entre deux pierres ou avec la hache qu'il porte avec lui pour tailler des escaliers dans la glace. Il fait tristement son frugal repas, met une pierre sous sa tête et se livre au sommeil. Le lendemain, il se lève transi de froid, mesure des yeux les précipices qu'il lui faudra franchir pour atteindre les chamois, boit un peu d'eau-de-vie, reprend son sac et s'en va courir de nouveaux hasards.

Ces chasseurs restent ainsi plusieurs jours de suite dans ces affreuses solitudes, laissant pendant ce temps leur famille, leurs malheureuses femmes surtout, livrées à la plus cruelle inquiétude.

## ROYAUME DE NAPLES

Ce royaume occupe toute la partie méridionale de l'Italie. On le divise en quatre grandes provinces : la Terre de Labour, l'Abruzzi, la Pouille et la Calabre.

Naples, dans la Terre de Labour, capitale de tout le royaume, est une des villes les plus anciennes de l'Italie. Fondée par les Cuméens, elle passa successivement sous la domination des Romains, des Hérules et des Ostrogoths. Reprise en 536 par Bélisaire, elle fut saccagée. Vers 542, elle devint encore la proie des barbares ; bientôt après, reconquise par l'eunuque Narsès, elle rentra sous la domination des empereurs d'Orient. Sous le gouvernement des exarques de Ravenne, elle profita de la faiblesse de l'Empire pour recouvrer une ombre de liberté ; ensuite, envahie par les Sarrasins, elle finit par tomber au pouvoir des Normands.

Parmi les souverains qui ont régné sur Naples et sur la Sicile, nous citerons Conrad, petit-fils d'Henri VI, qui, en 1214, mourut empoisonné par Mainfroy, son frère naturel. Celui-ci s'empara de la Sicile et de Naples, au préjudice de son neveu Conradin. Urbain IV offrit alors à Charles, comte d'Anjou, les états de l'usurpateur, et ce prince en reçut l'investiture. Il fit d'immenses préparatifs et s'avança vers le royaume de Naples. Mainfroy perdit la vie dans une bataille qu'il lui livra, et l'intéressant Conradin, jeune prince âgé de dix-sept ans, qui était tombé entre ses mains, périt sur un échafaud par la plus atroce barbarie. Le reste de la conduite de Charles répondit à cet affreux commencement ; il accabla le peuple d'impôts et régna en tyran. Un complot horrible se trama en Sicile contre l'usurpateur et, le jour de Pâques 1282, au son de la cloche de vêpres, tous les Français qui se trouvèrent dans cette île furent massacrés, et la Sicile, tombée au pouvoir de Pierre d'Arragon, fut perdue pour Charles d'Anjou, dont la postérité continua à régner sur Naples.

En 1343, Jeanne recueillit l'héritage de ses pères : elle n'avait que dix-neuf ans et était mariée à André, roi de Hongrie, qui fut assassiné. Elle épousa son meurtrier. Accusée elle-même de cette mort, elle se retira en Provence, effrayée par l'approche de Louis, roi de Hongrie, qui s'avançait à la tête d'une armée pour venger la mort de son frère. Elle revint à Naples après le départ de Louis ; et, en 1382, elle périt par les ordres de Charles de Duras, son parent, qui, par la plus horrible ingratitude, la fit étouffer entre deux matelas et régna ensuite lui-

même pendant quatre ans.

Le royaume de Naples était autrefois un fief de l'Église. Naples, capitale, est une ville superbe et un des plus beaux séjours de l'Europe. En face de cette ville, au midi, est un golfe magnifique. L'île de Caprée, si célèbre par le séjour qu'y fit Tibère, s'offre dans le lointain et termine ce beau point de vue. La ville, dont une partie s'élève en amphithéâtre, semble couronner ce bassin. Au nord, sont des coteaux couverts de vignobles et de vergers. La beauté du climat et la fertilité du sol ajoutent encore aux charmes de la situation. Le froid n'y fait jamais sentir ses rigueurs.

À trois lieues de Naples s'élève le *Vésuve*, cet effrayant volcan qui tant de fois déjà a menacé cette ville et qui la menace encore tous les jours. Herculaneum, Pompéïa, Stabia, ensevelies par ses cendres et ses laves, ne sont point des avertissements suffisants pour les Napolitains ; ils dorment et la destruction plane sur leurs têtes.

Portici, superbe maison du roi de Naples, est assis sur Herculaneum. Le Vésuve menace de l'engloutir, comme jadis il a englouti cette colonie grecque ; et c'est cependant dans ce lieu que l'on a rassemblé les restes précieux, les statues, les médailles antiques trouvées dans les ruines souterraines qui sont à peu de distance.

Oisifs et paresseux, les Napolitains abandonnent presque à la nature le soin des productions du sol. On les accuse d'être dissimulés et d'aimer la chicane ; mais on ne peut leur refuser de l'amabilité, de la générosité et de la bravoure. Ils aiment les sciences et les cultivent avec succès. Le luxe et l'éclat dominant dans cette ville. Sa population est de 350.000 âmes.

Les Lazzaronis, classe singulière d'hommes, suivent, sans s'en douter, les préceptes de Diogène. Une chemise, des culottes et un bonnet forment tout leur habillement : la douceur du climat les rend suffisants et c'est tout ce qu'ils possèdent. La plupart passent les nuits dans la rue, sur les bancs qui sont devant les maisons. Leur nourriture se réduit à bien peu de chose. Ils mendient pour subvenir à leur modique dépense et ils n'hésitent pas même à faire des larcins lorsqu'ils en trouvent l'occasion. Naples renferme, dit-on, 40.000 de ces êtres, et ils sont heureux, car le bonheur des Napolitains est de ne rien faire et ils ne font rien.

Le lecteur lira probablement avec plaisir la description de quelques scènes que présente la ville de Naples.

Le môle est une promenade formée sur une jetée en mer et qui est fort agréable. Quoique ce môle soit très large et pavé avec de grands quartiers de pierre, il n'est pas permis d'y aller en voiture ; et cela ne serait pas même possible, tant la foule y est considérable. Il y a là des gens de toute espèce, qui spéculent sur la crédulité du peuple ; d'autres qui tirent parti de sa curiosité : du nombre de ces derniers sont des hommes déjà d'un certain âge, mais encore vigoureux, dont les vêtements mesquins, mais non déchirés, annoncent qu'ils sont de la classe la plus voisine de la mendicité. Ils forment avec des bancs un carré qui est quelquefois double ; ensuite ils s'assoient en tenant un manuscrit à la main, et attirent quelquefois un nombreux auditoire. Les spectateurs les plus ordinaires sont des marins, des domestiques, des artisans, des enfants. Ce manuscrit est constamment l'histoire d'un certain prince Rinaldi, toujours vainqueur des brigands, des monstres,

des géants, des amazones. La plupart de ces exploits se chantent; et la mélodie très uniforme de ce chant ressemble assez au récitatif. Le chanteur ou lecteur gesticule de toutes ses forces, de sorte que souvent il donne de rudes coups à ceux qui sont près de lui, ce qui excite les ris des assistants. Décrit-il un combat à outrance, il le rend sensible, autant qu'il peut, par la pantomime. De la main droite, il tire l'épée, il tient son livre en guise de bouclier, pour se garantir la poitrine; puis il fond sur son ennemi, lui fait mordre la poussière et il chante pour célébrer son triomphe, ou bien il reçoit une blessure et alors il donne les marques de la plus vive douleur.

Voici une anecdote qui fera voir avec quelle bizarrerie les Italiens allient l'observation la plus scrupuleuse des pratiques de religion avec le goût des plaisirs.

Un voyageur se trouvant au spectacle qu'on donnait dans l'amphithéâtre d'une ville d'Italie, une cloche sonna tout à coup. J'entendis derrière moi, dit-il, un mouvement subit, tel que je crus que l'amphithéâtre tombait en ruine, d'autant mieux qu'en même temps je vis fuir les actrices, quoiqu'il y en eût une qui, suivant son rôle, était alors évanouie. Voici la cause de ce trouble: c'était l'*angelus* ou le *pardon* qui avait sonné. Toute l'assemblée s'était promptement mise à genoux, tournée vers l'Orient; les acteurs s'y étaient de même jetés dans la coulisse. On chanta fort bien l'*ave Maria*; après quoi, l'actrice revint sur la scène, fit la révérence ordinaire après l'*angelus*; se remit dans son état d'évanouissement et la pièce continua.



## LA BAVIÈRE

Ce royaume, érigé en 1806, est situé au sud de ceux de Saxe et de Westphalie. Il est formé d'une grande partie des

cercles de Bavière et de Franconie et du Tyrol. La Bavière propre était autrefois un état considérable d'Allemagne, avec le titre de duché. Il était borné au nord par la Bohême et le Haut-Palatinat; à l'est par l'Autriche, l'archevêché de Salzbourg et l'évêché de Passaw; au sud par l'évêché de Brixen et le Tyrol; à l'ouest par la Lech.

Les Boïens, chassés de la Bohême par les Marcomans, s'établirent dans la Bavière. Ratisbonne fut bâtie par Tibère et peuplée par une colonie de Romains que ce prince y envoya. La Bavière fut ensuite gouvernée par des comtes, des rois et des ducs.

On divise cette contrée en haute et basse. *Munich*, aujourd'hui capitale de tout le royaume et autrefois résidence des électeurs, était située dans la partie haute. C'est une ville très belle. Sa population s'élève à 55.000 âmes. Elle avait une université, ainsi qu'*Ingolstadt*, située sur le Danube et une des villes les plus fortes de l'Allemagne.

*Ratisbonne*, dans la Basse-Bavière, appartient au prince primat. C'était dans cette ville que se tenaient les diètes de l'empire germanique. Elle a 20.000 habitants.

L'air de la Bavière est sain; son territoire, fertile en vin, froment, produit d'excellents pâturages; mais en général ce pays est pauvre parce qu'il y a peu de commerce. Les Bavares ne sont point en général de beaux hommes, mais ils sont vigoureux; leurs femmes sont assez jolies.

Parmi les principales villes du royaume de Bavière, on remarque *Passaw* sur le Danube, dans la Basse-Bavière; *Nuremberg*, ancienne capitale de la Franconie, ville très commerçante; *Bamberg* en Franconie, autrefois capitale de l'évêché de ce nom; *Ausbourg*, ci-devant capitale de la Souabe; *Ulm*, sur le Danube, dans le même cercle; *Innspruk* et *Trente* dans le Tyrol.

## LA CATALOGNE

Cette province, la plus peuplée de l'Espagne, est bornée au nord par les Pyrénées, qui la séparent de la France; à l'est et au sud par la Méditerranée, et à l'ouest par les royaumes de Valence et d'Aragon.

La Catalogne passa sous tant de dominations différentes, que l'origine de ses habitants se perd dans la nuit des temps. Sous les Romains, elle faisait partie de la Tarraconaise; les Visigoths s'en emparèrent vers le cinquième siècle et bientôt après elle devint la conquête des Maures. La Catalogne fut alors le théâtre d'une guerre sanglante qui dura jusqu'à l'an 805, époque à laquelle Louis-le-Débonnaire, ayant chassé les Infidèles de ce pays, en forma deux provinces françaises, sous le nom de *Septimanie* et de *Marche-d'Espagne*, gouvernées par des comtes qui rendaient hommage aux rois de France: mais, par la suite, ceux-ci, incapables de les protéger, renoncèrent à leurs prétentions; et en 874, les Catalans, livrés à leurs propres forces, se gouvernèrent eux-mêmes. Par la suite, cette belle province, réunie à la Castille, passa sous la domination espagnole jusqu'en 1641, où la révolte des Catalans ramena cette province sous l'autorité de la France, qui la rendit, onze ans après, aux Espagnols, en gardant le Roussillon, qui en faisait partie.

La Catalogne est une des plus riches provinces de l'Espagne; elle est montagneuse, arrosée par un grand nombre de rivières et couverte de belles forêts. Quoique



naturellement peu fertile, elle produit du vin, des huiles, des fruits et des graines céréales. Elle abonde en productions minérales et surtout en mines de fer. Sa population totale s'élève à un million d'âmes.

*Barcelone*, sa capitale, bâtie sur l'Ebre, a un port sur la Méditerranée. C'est une ville considérable par son commerce. On y compte plus de 100.000 âmes. Les rues en sont alignées et les maisons uniformes. La forme de cette ville est presque circulaire; les murs de l'ancienne ville romaine sont encore visibles en plusieurs endroits. Ses principaux édifices sont la cathédrale, d'une construction gothique et légère; la bourse, d'une architecture lourde, et la salle de spectacle, qui est fort belle. Un voyageur y vit avec surprise exécuter, par des femmes habillées en hommes, une tragédie où, parmi les personnages dramatiques, il n'y avait aucun rôle de femme. La déclamation des acteurs lui parut aussi ridicule que leur travestissement.

*Tarragone*, célèbre par ses antiquités, est une ville très forte. Sa population n'est que de 12.000 habitants et son commerce borné aux vins et aux eaux-de-vie. Son port est dangereux.

Les Catalans sont industriels et de la plus rigide parcimonie. Ils aiment le travail et supportent mieux qu'aucun autre peuple la fatigue; ils font jusqu'à trente lieues par jour; aussi les muletiers et les guides catalans sont renommés par cette raison et pour leur intégrité.



## LA NAVARRE

La Navarre est partagée entre la France et l'Espagne. On la divise en haute et basse. La Haute-Navarre fait par-

tie de l'Espagne. Elle est située à l'est de la Biscaye et s'étend à l'ouest de l'Aragon et au sud des Pyrénées: elle a environ trente lieues de long sur vingt-quatre de large. Elle est arrosée par l'Ebre, fleuve considérable. La Navarre est une des meilleures provinces d'Espagne; c'est la seule où les chemins soient beaux. L'air y est sain et tempéré et le sol assez fertile, quoique montagneux. Il abonde en mines de fer. On y trouve beaucoup de gibier.

*Pampelune* en est la capitale. Cette ville, qui, dit-on, a été fondée par Pompée, contient 14.000 habitants. Les rues sont larges et belles; mais les croisées y sont sans vitrages et les chambres sans cheminées, comme à Lisbonne. Quelques édifices sont remarquables. La ville a deux places principales; l'une sert pour le combat des taureaux et l'autre est le rendez-vous des habitants; ils s'y rassemblent pour parler de leurs affaires.

La Navarre renferme encore quelques autres petites villes moins considérables, telles qu'*Estetta* sur l'Ega; *Sanguessa* sur l'Aragon; *Tudela* sur l'Ebre.

Les Navarrais sont polis, adroits et spirituels. Ils aiment le travail et sont très propres aux affaires. Les femmes sont jolies et bien faites.

La *Basse-Navarre* appartient à la France. Sa capitale est *Saint-Jean-Pied-de-Port*. Les Pyrénées la séparent de la Navarre espagnole. Ce pays est très pauvre. Ses habitants ne manquent cependant pas du nécessaire. Leurs mœurs sont douces et pures. L'hospitalité est une de leurs vertus.

## L'ARAGON

Cette vaste province est bornée au nord par les Pyrénées, qui la séparent de la France; à l'ouest par la Navarre et les deux Castilles; au sud et à l'est par le royaume de Valence et la Catalogne.

L'Aragon, successivement soumise aux Romains, envahie par les Vandales, les Visigoths et les Maures, eut ses rois particuliers jusqu'en 1469, où ce royaume fut réuni à la couronne d'Espagne, par le mariage de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille et de Léon.

Le sol est montagneux dans les parties orientales et occidentales; cependant, arrosé par de nombreuses rivières, il est fertile. On y recueille du blé, du vin, des fruits et cette contrée fournit d'excellente laine. L'air y est pur; mais on y trouve difficilement de l'eau bonne à boire. La population totale de l'Aragon est d'environ 600.000 âmes.

*Saragosse*, sa capitale, était, avant le siège qu'elle a éprouvé en 1809, une ville riche et commerçante. Sa population s'élevait à près de 4.000 âmes. Elle est située sur l'Ebre, au confluent de deux autres rivières; elle était ornée d'un grand nombre d'édifices remarquables. Parmi eux, on distinguait ses deux cathédrales. Saragosse était surtout célèbre par son université, qui contenait plus de deux mille étudiants. On regrette que les malheurs de la guerre aient fait de cette ville un monceau de ruines.

Près de Saragosse passe le fameux canal d'Aragon, destiné à établir, au moyen de l'Ebre, une communication entre l'Océan et la Méditerranée. Cette entreprise, une des plus hardies que l'esprit humain ait jamais conçue, rendra au commerce de l'Aragon, quand elle sera terminée, une activité qu'il est loin d'avoir actuellement.

Saragosse ne possède guère à présent que 25 à 30 mille habitants.



## PORTUGAL

Ce pays, qui correspond à peu près à la Lusitanie des anciens, est situé à l'extrémité occidentale de la presqu'île qui le renferme, ainsi que l'Espagne. Il passa de la domination des Romains sous celle de différents peuples et particulièrement des Goths et des Maures. Il fut conquis sur ces derniers par Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, qui en fit un fief de sa couronne. Il devint ensuite un royaume indépendant jusqu'en 1580, où Philippe II, roi d'Espagne, s'en empara, au détriment de la duchesse de Bragance, qui avait des droits légitimes au trône. En 1640, il se forma une conspiration contre la domination espagnole. Les grands et le peuple opprimés supportaient avec impatience le joug de l'Espagne et ils virent avec joie la couronne de Portugal placée sur la tête de Jean VI, fils de la duchesse de Bragance. La cour d'Espagne fit des efforts inutiles pour troubler ce règne. Ses troupes furent battues et ses complots déjoués.

En 1807, le prince régent de Portugal, ayant refusé de coopérer à l'exécution des mesures prises par les puissances continentales, pour forcer les Anglais à faire la paix, en leur fermant tous les ports de l'Europe, les armées combinées de France et d'Espagne entrèrent dans le Portugal; et le régent, forcé d'abandonner ses états d'Europe, s'embarqua et transporta sa cour au Brésil.

Quoique montagneux, le Portugal est très fertile, mais les bras manquent et l'activité et l'industrie ne sont pas le partage de ses habitants. L'air y est sain et la chaleur du

climat est tempérée par des vents rafraîchissants. Les principaux fleuves du Portugal sont le Minho, le Douro, le Tage et la Guadiana.

On divise le Portugal en six provinces : 1° Entre-Douro et Minho; 2° Tras-los-Montes; 3° Beira; 4° Estramadure; 5° Alentejo; 6° Algarves.

*Lisbonne*, capitale du royaume, est située dans l'Estramadure, à l'embouchure du Tage. Son port présente l'aspect le plus majestueux. La ville, qui s'élève en amphithéâtre sur la rive droite du fleuve, offre aussi un coup d'œil magnifique.

Lisbonne est assise sur un foyer volcanique qui a déjà causé d'affreux ravages; souvent le Tage est couvert de matières bitumineuses. De siècle en siècle, elle a éprouvé des tremblements de terre qui l'ont ruinée ou détruite; celui de l'année 1755 n'est que trop fameux dans l'histoire par les désastres qu'il a causés. En voici une relation abrégée :

Le 1<sup>er</sup> novembre, le ciel était pur et serein; tout semblait annoncer un beau jour, lorsque, vers les neuf heures et demie du matin, un bruit sourd et terrible se fit entendre : il fut suivi d'une secousse effroyable; en un instant, les palais, les édifices publics, les maisons ne formèrent plus qu'un amas de ruines. Le feu, qui s'éleva de dessous ces décombres, acheva de dévorer ce qui avait échappé au tremblement. Le vent, qui se déchaîna avec violence, augmenta l'incendie. La mer agitée s'éleva en vagues menaçantes et les vaisseaux qui remplissaient le port se brisèrent les uns contre les autres. Les brigands affrontèrent la mort pour enlever les richesses éparses parmi les ruines, piller et massacrer les malheureuses victimes qu'ils rencontraient. Le peuple, dans le plus grand effroi, ne savait de quel côté porter ses pas; de toutes parts, des ruines et des flammes s'opposaient à son passage. Les rues, jonchées de cadavres, présentaient le plus affreux spectacle. Heureusement, le Portugal avait un ministre zélé et humain en la personne du marquis de Pombal; il parvint à rétablir une espèce de tranquillité, réprima les désordres et encouragea le peuple. Bientôt d'entre ces ruines s'éleva une ville nouvelle qui, bâtie sur un plan régulier, était bien supérieure à l'ancienne.

Il se perdit des richesses immenses par cet effroyable événement. Le palais du roi fut détruit de fond en comble; tous ses meubles et ses trésors furent engloutis dans le sein de la terre. On porte à 2.200.000.000 la valeur de ce qui fut anéanti.

Lisbonne se divise actuellement en ville ancienne et ville nouvelle. La ville ancienne est la partie qui ne fut pas renversée. Ses rues sont étroites et les maisons mal bâties; celle de la ville nouvelle sont bien bâties et les rues tirées au cordeau. Elle est embellie par des fontaines et des monuments remarquables. La place du commerce est une des plus vastes et des plus belles de l'Europe. Les édifices qui l'entourent sont uniformes, mais de mauvais goût.

Les rues de Lisbonne sont remplies d'immondices et particulièrement de cadavres de chiens. La pureté de l'air est ainsi altérée par la paresse des habitants qui négligent de les enlever. Pendant l'hiver, quoique le froid soit assez sensible, on ne fait point de feu dans les appartements. Les hommes et les femmes s'enveloppent alors de grands manteaux. À peine trouve-t-on une cinquantaine de



cheminées dans toute la ville, excepté celles des cuisines. La population de Lisbonne est d'environ 230 mille âmes.

*Porto*, dans la même province, est, après Lisbonne, la première ville du Portugal par son commerce et sa population. On y compte 70 mille âmes. Son port est situé à l'embouchure du Douro; il est sûr, mais son entrée est difficile. Les maisons y sont assez bien bâties. La plupart des rues sont si escarpées qu'il faut plutôt grimper que marcher. On y fait un commerce considérable de vins.

*Brague*, ou *Bragua*, fut la résidence des premiers monarques du Portugal. Elle fut fondée par les Grecs, deux cent quatre-vingt-seize ans avant Jésus-Christ. On y voit, sur la place, un temple de Cérès, qui a été transformé en église. On y compte 12 mille âmes.

*Viana*, près de l'embouchure du Lima, est une des plus jolies villes du Portugal. Sa situation est délicieuse. On y compte 7.000 âmes. Son port, jadis très bon, est presque comblé.

*Bragance* contient environ 3.000 âmes. C'est une des villes les plus anciennes du royaume. Elle est entourée de murailles et défendue par un château.

*Coimbre*, dans la province de Beira, est célèbre par son université. Elle est dans une situation agréable. Sa population s'élève à 12 mille habitants.

*Sétuval*, ou *Sétubal*, dans la province d'Estramadure, est assez bien fortifiée. Son port est très beau. Elle contient 11 à 12 mille âmes.

*Evora*, siège d'un archevêché, est située au centre de la province d'Alentejo; elle a environ 12 mille habitants. Ce fut le séjour de Scrtorius, qui y fit construire un superbe aqueduc.

*Tavira*, capitale de l'ancien royaume des Algaraves, doit sa fondation aux Carthaginois; elle est située sur une baie qui prend son nom.

Le Portugais est naturellement fier et courageux. Il se regarde comme le premier peuple du monde et méprise tous les autres. Il hait surtout les Espagnols, ses ennemis naturels. En général, ce peuple est vindicatif, glorieux, rempli de présomption, d'ignorance et jaloux à l'excès; mais il est généreux, sobre et charitable. Le Portugais est fidèle à l'amitié. Il serait bon chrétien si le fanatisme ne l'égarait point. La jalousie de ce peuple est extrême. Un Portugais attache toujours à la suite de sa femme une surveillante qui raccompagne aux églises, aux spectacles, à la promenade et qu'il faut gagner à prix d'argent; mais pour peu qu'on soit soupçonné par le mari ou par l'amant en titre, on succombe tôt ou tard sous le poignard de l'un ou de l'autre. Comme les maris savent que c'est principalement aux églises que se donnent les rendez-vous, il y a peu de maisons opulentes où il n'y ait une chapelle, afin de retrancher aux femmes l'occasion de sortir. Les Portugais sont petits, mal faits et basanés. Leurs traits, quoique communs, ont beaucoup d'expression. Les femmes sont assez belles; leurs yeux, presque toujours noirs, ont beaucoup de vivacité; leurs cheveux, très beaux, descendent souvent jusqu'à mi-jambe. Elles s'asseyent ordinairement sur leurs talons, comme les Turcs, et s'accroupissent sur une natte de jonc étendue par terre.



Les îles Baléares, dépendantes de l'Espagne, sont situées dans la Méditerranée, vis-à-vis les côtes du royaume de Valence: elles formaient autrefois l'ancien royaume des Baléares.

*Majorque*, la plus considérable de ces îles, est située entre celles de Minorque et d'Ivica; elle a environ trente-six à quarante lieues de circuit. Elle abonde en oliviers, en amandiers et en vins délicieux. On en tire de la soie et des laines. Elle n'a point de rivières, mais beaucoup de fontaines et de puits. Sa population totale s'élève à environ 100.000 habitants. Jacques 1<sup>er</sup>, roi d'Aragon, la prit en 1229 sur les Maures. *Palma* en est la capitale. C'est une ville assez jolie, avec un port, elle est ornée de beaux édifices.

L'île de *Minorque* est située à l'est de la précédente; elle a environ douze lieues de long sur quatre de large. Son terroir, très fertile, produit tout ce qui est nécessaire à la vie. Elle abonde en blé, vins et fruits. Ses pâturages nourrissent de nombreux bestiaux. On y trouve beaucoup de gibier. Cette île est fameuse par les longs sièges qu'elle a soutenus. Les Carthaginois la prirent sur les Phéniciens qui l'habitaient; ensuite elle passa successivement sous la domination des Romains, des Vandales et des Sarrazins. Charlemagne en fit la conquête sur ceux-ci, mais elle rentra bientôt après sous leur puissance et ils la gardèrent jusqu'au règne de Jacques V. Alphonse, son petit-fils, acheva la conquête des Baléares et les unit à sa couronne. Minorque passa ensuite au pouvoir de l'Autriche; de l'Angleterre; de la France; enfin, par le traité d'Amiens, elle est revenue sous la domination espagnole.

Sa capitale est *Mahon* (ou *Port-Mahon*). Cette ville,

riche et commerçante, doit sa fondation au fameux *Magon*, Carthaginois. Elle a un très bon port. Bâtie sur une éminence, cette ville jouit d'un air salubre.

*Ivica* est située au sud-ouest de Majorque, plus près des côtes d'Espagne. Elle a seize lieues de long sur huit de large. *Ivica* en est la capitale. Son port est très bon. Les salines forment le principal revenu des habitants de cette île. *Formentera*, au sud d'*Ivica*, est inhabitée, à cause de la multitude de serpents qui s'y trouvent.

Les habitants des îles Baléares ont à peu près les mêmes mœurs que les Espagnols. Ces insulaires ont le teint extrêmement basané. Les femmes ont les traits réguliers, les yeux et les cheveux ordinairement noirs.

## AUTRICHE

Cette portion de l'Allemagne est bornée au nord par la Bohême et la Moravie, à l'est par la Hongrie, au sud par la Styrie, à l'ouest par le pays de Salzbourg. L'Ens, rivière qui se jette dans le Danube, la divise en *haute* et *basse*. La maison d'Autriche doit son origine à Rodolphe, comte de Hapsbourg (1). Ses grandes qualités lui méritèrent la couronne impériale en 1273. Rodolphe revendiqua l'Autriche sur Ottocare, roi de Bohême, qui s'était opposé à son élection; et ce prince ayant été tué dans une bataille auprès de Vienne, l'Autriche demeura à l'empereur, qui possédait aussi une partie de la Suisse. Tels furent les commencements de la grandeur et de la puissance de la maison d'Autriche. Le règne d'Albert I<sup>er</sup> fut marqué, en 1307, par la révolte des Suisses. L'époque où la maison d'Autriche parvint au plus haut degré de splendeur et de puissance, fut celle du règne de Charles-Quint, qui régna à la fois sur l'Espagne, les Pays-Bas et l'Allemagne. Il abdiqua en 1566.

Charles VII, électeur de Bavière, qui succéda aux princes de la maison d'Autriche, refusa de reconnaître Marie-Thérèse, fille du dernier empereur, pour héritière universelle de la maison d'Autriche, et en 1742, aidé de la France, il parvint à se faire couronner empereur à Francfort, roi de Bohême à Prague et duc d'Autriche à Lintz. Il mourut après cinq ans d'une guerre désastreuse. François 1<sup>er</sup>, de Lorraine, qui avait épousé Marie-Thérèse, fut élu empereur le 13 septembre 1745. Joseph II, son fils, lui succéda en 1765. Ses projets de réforme, mal conçus ou mis trop brusquement à exécution, suscitèrent des troubles dans ses États. Léopold succéda à son frère en 1790. Enfin, l'empereur actuel, François II, commença à régner en 1792.

L'Autriche l'emporte sur toutes les autres provinces de l'Allemagne par sa fertilité, la salubrité de l'air et la beauté du pays; elle fournit abondamment des grains, du vin, des fruits. On y recueille beaucoup de safran. Elle est arrosée par le Danube, l'Ens, la Traun, la Morawa et plusieurs autres rivières.

*Vienne*, capitale de l'Autriche et de tout l'Empire, résidence habituelle de l'empereur, est située sur la rive droite du Danube, dans l'endroit où la Vienne, petite rivière, s'y jette. La ville proprement dite, est petite; ses rues sont étroites; elle était environnée de bastions et de remparts que fit élever l'empereur Léopold. Ces fortifications viennent d'être démantelées. Les faubourgs, bien plus considérables que la ville, en sont séparés par un glacis dont la

largeur est de six cents pas. On y remarque de superbes édifices, parmi lesquels on distingue le Belvédère, palais impérial. Les maisons sont très hautes et toutes bâties de pierres. En 1796, on en comptait treize cent quatre-vingt-dix-sept dans la ville et cinq mille cent deux dans les faubourgs. Vienne est dans une situation fort agréable, mais l'air y est malsain. Le Danube, qui s'y divise en cinq branches, y cause une humidité nuisible à la santé.

Cette ville a une université, une banque de commerce et une banque dirigée par le conseil aulique. Elle est le siège d'un archevêché érigé en 1721. Sa population est d'environ 24.000 âmes. Les Juifs, venant de la Hongrie, sont tous réunis dans un même quartier et ne peuvent habiter autre part: on les appelle par mépris *Ratzen* (rats). Les faubourgs renferment un grand nombre de manufactures et on évalue à soixante mille le nombre d'ouvriers qui y sont employés. Celui de Neugebau seul en contient trente-huit à quarante mille.

Les Viennois sont industriels, bons et simples. Les femmes sont renommées par leur beauté et il n'est aucune ville dans l'Europe qui puisse rivaliser avec Vienne sous ce rapport. La musique y est très cultivée. Dans nombre de cercles, la soirée finit par un concert et l'amour de cet art est répandu jusque dans les dernières classes de la société.

Dans les hautes classes, la politesse est poussée à l'excès; et les manières y sont un peu étudiées.

Les Turcs assiégèrent Vienne en 1529 et en 1663 avec une armée de deux cent mille hommes; le prince Palatin fit lever le premier siège et le roi de Pologne et le duc Charles V, de Lorraine, firent lever le second. Les Français y sont entrés en novembre 1805 et l'ont évacué en janvier 1806. Le 13 mai 1809, ils y sont rentrés et en sont sortis vers la fin de la même année.

(1) L'antique château de Hapsbourg, dont il ne reste plus que les ruines, était situé en Suisse.

## LA HONGRIE

Ce royaume, dépendant de l'Autriche, est borné au nord par la Pologne, à l'ouest par l'Allemagne, à l'est et au sud par la Turquie européenne. Il a environ deux cent quarante lieues de long sur cent de large. La Hongrie, ou *Pannonie*, fut successivement envahie par les Huns, les Gépides, les Lombards et les Abares; Charlemagne en fit la conquête en 799. Ce royaume embrassa le christianisme dans le douzième siècle et conserva le droit d'élire ses souverains jusqu'en 1487, où l'empereur Léopold-Ignace fit déclarer la couronne héréditaire dans sa famille.

Marie-Thérèse monta sur le trône de la Hongrie en 1741. L'Europe entière était coalisée contre cette impératrice et voulait la dépouiller de l'héritage de ses pères. (Voyez l'article *Autriche*, page 8). Elle se réfugia en Hongrie; et, forte de la loyauté des Hongrois, elle se présenta aux États assemblés, tenant entre ses bras son enfant, et réclama leur secours. À ce spectacle, ce peuple belliqueux et magnanime fut rempli d'enthousiasme et toute l'assemblée, par un mouvement spontané, tira le sabre en s'écriant: *Vive notre roi Marie-Thérèse!* Aidée par ces sujets fidèles, elle parvint, avec son époux, à remonter sur le trône impérial.





La Hongrie est un pays riche et fertile ; il abonde tellement en grains et en toutes les autres nécessités de la vie, qu'il pourrait fournir aux besoins d'une population trois fois plus nombreuse ; mais, malheureusement, les paysans de cette contrée, en général pauvres, ne possèdent point de terres et cultivent celles des seigneurs. L'industrie est ainsi comprimée et l'agriculture reste encore dans l'enfance. Avant l'ordonnance de Joseph II, qui les a rendus à la liberté, les paysans hongrois étaient bien plus malheureux ; ils étaient assujettis à une pénible servitude envers leurs seigneurs et ne pouvaient posséder aucun bien-fonds. Ce pays est renommé pour ses productions minérales. On y trouve même des mines d'or.

La terre y produit du froment, du sarrasin, du tabac et des pâturages qui nourrissent des chevaux très estimés et d'excellents bœufs. Les vins de la Hongrie sont très bons. Celui qui se recueille dans le district de *Tokai* est fameux. La Hongrie est arrosée par le Danube, qui reçoit les eaux du Theisse, de la Save et de la Drave, rivières considérables. Elle est entourée, au nord et à l'est, par les monts Karpats, qui la séparent de la Pologne. Ses principales villes sont :

*Presbourg*, sur la rive gauche du Danube, une des plus belles villes de la Hongrie et qui en fut longtemps la capitale. Sa population est de 36 mille habitants.

*Pest*, ville très commerçante sur la rive orientale du Danube, est située vis-à-vis de Bude, avec laquelle elle communique par un pont d'une longueur considérable. On y trouve les tribunaux supérieurs de tout le royaume, et c'est le séjour du gouvernement.

*Temeswar*, capitale du comté du même nom, et sur les

confins de la Transylvanie, est une ville très forte. Elle a été longtemps sous la domination des Turcs.

*Bude*, ou *Offen*, sur la rive occidentale du Danube. Cette ville portait le titre de capitale avant Presbourg. Située dans un pays agréable et fertile, environnée de vignobles, elle était encore embellie par des édifices magnifiques ; mais les guerres et de fréquents incendies l'ont presque détruite. Cette ville fut longtemps au pouvoir des Turcs. On y conserve avec vénération la couronne de fer qui servit au couronnement du roi Etienne le saint. On y compte 30 mille habitants. Son territoire est rempli de sources d'eaux thermales.

L'Esclavonie, qui est bornée par la Save, a pour principale ville *Esseck*, sur la Drave.

La Transylvanie contient *Hermanstadt*, ville assez considérable et capitale de la province. Sa population est de 16.000 âmes.

Les Hongrois, descendants des Huns, si renommés par leur courage, ont conservé quelque chose du caractère de leurs ancêtres. Ils sont intrépides, fidèles à leur parole et plein d'honneur. Leur caractère offre un mélange de rudesse, de fierté et de franchise. Ils sont remarquables par leur force et la hauteur de leur taille.

## LA BOHÊME

Ce royaume, enclavé dans l'Allemagne, ayant au nord la Lusace, à l'est la Silésie, au sud la Moravie et l'Autriche, à l'ouest la Bavière et la Franconie, s'étend en longitude du 10° au 15° degré, et en latitude du 48° 40' au 51° degré. La Bohême est entourée de montagnes qui forment ses bornes naturelles et où l'Elbe prend sa source.

Les premiers habitants de ce pays, qui faisaient alors partie de la forêt Hercinie, furent les Boyens, peuples sortis de la Gaule sous la conduite de Sigovèse. Chassés de la Bohême par les Marcomans, ils lui laissèrent leur nom. Aux Marcomans succédèrent les Slaves. Botzivoï fut, vers la fin du neuvième siècle, le premier souverain chrétien de ce pays ; mais il n'eut que le titre de duc. Wratislas reçut, en 1086, de l'empereur Henri IV, celui de roi. Par la suite, ce royaume fut réuni à l'Empire, car les rois de Bohême de la maison d'Autriche portèrent tous la couronne impériale. La couronne fut élective jusqu'au seizième siècle, mais Ferdinand II la rendit héréditaire.

*Prague*, capitale de la Bohême, située sur la Moldaw, est une ville grande et belle. On y remarque beaucoup de bâtiments magnifiques, entre autres le palais des rois et la maison de ville. On divise Prague en ville vieille, ville neuve, et petite ville. Les deux premières sont jointes par un fort beau pont jeté sur la Moldaw. La ville vieille est située sur une montagne et les deux autres dans la plaine. Prague est le siège d'un archevêché ; elle a une université. Elle renferme le tombeau de Ticho-Brahé. Sa population est 80 mille âmes.

*Egra*, ville forte, est renommée par ses eaux minérales. A *Reichenberg*, on fabrique beaucoup de draps. La manufacture de bas de *Chemnitz* occupe plus de trois cents ouvriers. Dans cette ville, on polit aussi le verre. La manufacture d'*Oberleutensdorf* est renommée pour ses draps fins.

La Bohême est fertile en blé, safran et houblon. Elle a des mines d'argent, d'étain et de plomb. On y trouve des

diamants et d'autres pierres précieuses.

Les Bohémiens sont grands et bien faits. Ils ne manquent pas d'aptitude pour les sciences. Ils ont un goût naturel pour la musique et l'apprennent avec facilité : ils réussissent particulièrement sur les instruments à vent. Leur langue est l'esclavone mêlée d'allemand. La plupart professent la religion catholique.

## LA POLOGNE

Ce pays, qui faisait autrefois partie de la Scythie d'Europe ou Sarmatie, est borné à l'ouest par la mer Baltique, le Brandebourg et la Silésie; au sud par la Hongrie, la Transylvanie et la Moldavie; au nord et à l'est par les états de la Russie. La Pologne comprend le royaume de Pologne au sud, et le grand duché de Lithuanie au nord. Le royaume de Pologne renfermait : 1° le royaume de Prusse; 2° la Grande-Pologne; 3° la Petite-Pologne; 4° la Russie Rouge.

L'air de la Pologne est en général froid, humide et malsain. Son terroir est fertile. Parmi les fleuves qui l'arrosent, on remarque la Vistule, le Niémen, le Niéper ou Borysthène, le Bog et le Niester.

Le gouvernement de la Pologne était monarchique et aristocratique. C'était la noblesse qui élisait le roi, dont elle limitait extrêmement le pouvoir.

À la suite des diverses révolutions qu'éprouva ce pays et de l'anarchie qui l'affaiblit, les trois grandes puissances qui l'entouraient le partagèrent entre elles. Le dernier démembrement fut effectué en 1795. Le roi de Prusse ajouta à ses états la Grande-Pologne; l'Autriche eut la Petite-Pologne; la Russie, la plus grande partie du duché de Lithuanie et la Russie Noire. Mais par suite de la guerre de 1807, entre la France, la Prusse et la Russie coalisées, le roi de Prusse a cédé la plus grande partie de la Pologne prussienne, qui a été érigée en duché sous le nom de *Grand-Duché de Varsovie*, et donnée au roi de Saxe. La portion de la Russie a été un peu augmentée. D'après les conditions du traité de paix signé en 1809, entre la France et l'Autriche, cette dernière puissance cède, pour être ajoutée au duché de Varsovie, la partie de la Pologne autrichienne située à l'occident de la Vistule et que l'on appelle *Nouvelle-Gallicie*.

**POLOGNE RUSSE.** Parmi les villes de cette partie de la Pologne, on remarque *Wilna*, capitale de toute la Lithuanie, ville riche et peuplée. — *Troki, Grodno, Brzescie, Novogorodek, Minski, Mcislau, Witepsk, Polosk*, toutes capitales de palatinats de même nom en Lithuanie. *Rosienne, Medniki, Poniewess*, capitales de trois capitaineries de la *Samogitie*; partie septentrionale de la Lithuanie. Cette province a environ soixante-dix lieues de long sur cinquante lieues de large. C'est un pays entrecoupé de forêts et de hautes montagnes. Il abonde en bétail et en miel. Ses chevaux sont renommés. Les Samogitiens sont grossiers et sauvages, mais remplis de probité.

La *Courlande* est au nord de la Samogitie; elle est située le long de la mer Baltique où elle a plus de cent lieues de côtes. Sa capitale est *Mittau*, ville forte près de la Baltique.

**POLOGNE AUTRICHIENNE**, ou *Ancienne-Gallicie*. Elle confine à une partie de la Hongrie, dont les monts

Krapacks la séparent. Sa principale ville est *Léopol* ou *Lemberg*, ville commerçante, avec une université.

**DUCHÉ DE VARSOVIE.** Il comprend une partie considérable de la Pologne. Ses principales villes sont *Varsovie*, sur la Vistule, capitale du Grand-Duché : elle l'était autrefois du royaume. C'était la résidence des rois et le lieu de leur élection et de la convocation des diètes. L'endroit où se faisait l'élection est appelé *Kolo*. C'est un champ situé à un quart de lieue de la ville; ses bords sont relevés en amphithéâtre et au milieu est un toit semblable à celui d'une halle. Varsovie, au reste, n'a rien de remarquable, et sans ses faubourgs, ce serait une très petite ville. On y compte au moins 100.000 âmes. À peu de distance est une grande fabrique de tapis de Turquie.

*Cracovie.* Cette ville est située au confluent de la Vistule et de la Rudwa; elle fut autrefois la capitale de toute la Pologne. Son université est célèbre. Les églises qui sont au nombre de soixante-quinze, sont riches et magnifiques. En 1794, le fameux *Kociusko* s'y déclara le chef des Polonais et voulut les rétablir dans leur indépendance; mais après plusieurs revers, il échoua dans son entreprise. Cette ville contient 30.000 habitants, parmi lesquels on compte beaucoup de Juifs. Dans les environs, on trouve plusieurs mines de sel.



*Gnesne* était le siège d'un archevêque qui était primat de la Grande-Pologne. Sa cathédrale est fort belle. On y compte quatre mille habitants.

Les Polonais sont de moyenne taille, robustes, braves, fiers et généreux. Les femmes sont, en général, belles et aimables. Les paysans de la Pologne sont serfs en général. Leur habitation, leur costume, leur manière de vivre,



annoncent la plus profonde misère. L'intérieur de leurs cabanes est presque toujours d'une saleté dégoûtante. Les nobles sont polis, instruits et pourraient être regardés jusqu'à un certain point comme les Français du nord.

### L'ISTRIE, TRIESTE, FIUME, etc.

La province d'Istrie a la forme d'un triangle. Au nord et à l'est, elle est bornée par une chaîne de montagnes appelée *Monti della Vena*; vers le sud, elle se termine au cap Palmentore; à l'ouest, elle est baignée par les eaux du golfe Adriatique. Cette petite contrée, composée du comté de Mitterbourg et de la seigneurie de Castua, passa en 1400 sous la domination autrichienne. Aujourd'hui, elle fait partie des provinces illyriennes, qui ont appartenu à la France. L'Istrie est fertile en blé, en vin, en huile et en soie; l'air y est malsain en quelques endroits.

*Trieste*, ville voisine de l'Istrie, a succédé à l'antique *Tergestum*. C'était autrefois une ville libre, dont les habitants exerçaient la piraterie. Actuellement, Trieste est devenue une des villes les plus commerçantes de l'Europe, depuis que l'empereur Joseph II y a favorisé plusieurs établissement utiles au commerce et a rendu son port franc. La ville dès lors s'est considérablement accrue et embellie. Les Français l'ont prise en 1797 et en 1806. Elle a des manufactures de vert-de-gris, de savon, de verre et de cordages. On y fabrique des liqueurs estimées. Le plus grand luxe règne à Trieste. Les femmes aiment la parure. On les accuse d'être coquettes. La population de cette ville est de 45.000 habitants.

*Capo d'Istria*, sur le golfe de Trieste, est situé à trois lieues et au sud de cette ville: elle est assez considérable. Les Vénitiens la prirent d'assaut en 952. Les Génois s'en emparèrent en 1380; mais les Vénitiens la reprirent en 1478. Son principal commerce consiste en vin et en sel. L'air y est sain et tempéré. On y compte quarante et une églises.

La petite ville de *Rovigno* est située au fond d'une rade, sur une éminence couverte d'oliviers et de vignobles qui produisent d'excellent vin. Elle a deux bons ports et des carrières de belles pierres. Ses habitants sont des marins intrépides. Les femmes y sont armées de poignards comme les hommes et en font usage dans leurs querelles avec autant de fureur que de dextérité.

*Pola* est une des villes les plus anciennes de l'Istrie; son origine est contestée, mais les restes antiques qui subsistent encore attestent sa splendeur passée. On y admire un amphithéâtre bâti en marbre, un arc de triomphe et deux temples élevés en l'honneur d'Auguste. La ville de Pola est petite, mais forte: elle est au fond d'un golfe assez profond.

### LA MORLAQUIE

La Morlaquie, portion de la Croatie, en forme la partie méridionale. Sa longueur est de vingt-cinq lieues sur dix de large.

Les Morlaques qui habitent cette petite contrée sont pour la plupart des fugitifs d'Albanie. Ce sont des hommes robustes, des guerriers déterminés et infatigables, qui vivent, dans de hautes montagnes, du produit de leurs troupeaux. Leurs mœurs sont âpres et sauvages

comme les lieux qu'ils habitent. Ils sont cependant hospitaliers et sensibles aux douceurs de l'amitié, mais jaloux à l'excès entre eux.



Ce peuple, dont on rapporte l'origine aux Illyriens, qui furent si difficilement subjugués par les Romains et qui même, après leur soumission apparente, fatiguèrent tant de fois ces maîtres du Monde par leurs fréquentes révoltes, offre de nos jours des diversités remarquables, à raison du sol qu'il habite; les Morlaques de la plaine sont doux, honnêtes, faciles; ceux de la montagne ne respirent que le brigandage et le pillage: c'est parmi ceux-ci que se trouvent les hayduks, qui deviennent des guides sûrs et fidèles quand on se confie à eux.

Les Morlaques, en général, ont l'insouciance des Hottentots, mais ils sont exacts à remplir leurs engagements, constants dans leur amitié, furieux, mais non pas toujours implacables dans leur vengeance. Ils ont beaucoup de dispositions pour les arts et le commerce, sans aucune aptitude pour l'agriculture et la méthode propre à gouverner les bestiaux. Les religions grecque et romaine partagent à peu près leur croyance, mais elles dégénèrent chez tous en superstitions grossières; c'est surtout dans le traitement des maladies et dans la manière de juger les différends, qu'on reconnaît tout l'empire des superstitions sur les esprits. On retrouve dans leur administration de la justice ces épreuves du feu et de l'eau, si répandues autrefois dans l'Europe.

Les aliments des Morlaques sont sains, mais fort communs; leurs maisons sont grossièrement construites, leurs vêtements très simples. Les armes, qu'ils portent habituellement, consistent dans des pistolets et un énorme

couteau. Ils ont beaucoup de goût pour la musique, mais leur chant est lugubre et monotone : c'est dans l'ancienne langue illyrienne, également sonore et harmonieuse, que sont composées leurs chansons héroïques. Quant au langage vulgaire des Morlaques, c'est un dialecte fort désagréable.

Indépendamment des Morlaques qui forment principalement la population de la Dalmatie, on y démêle quelques faibles restes des anciens Hongrois, moins policés encore que les Morlaques. La plupart des Morlaques sont catholiques romains.

La célébration des mariages se fait avec pompe, et rien n'est épargné pour y donner tout l'éclat possible. Lorsque la mariée arrive vis-à-vis de la maison de son époux, on lui présente un petit enfant qu'elle caresse ; ensuite, elle baise le seuil de la porte avant d'entrer. Le repas de noces est remarquable en ce qu'il commence par le dessert et finit par le potage.

Lorsqu'un Morlaque meurt, ses parents louent des pleureuses pour accompagner le convoi jusqu'à l'église. Le cadavre est recouvert d'une toile blanche. En signe de deuil, on laisse croître sa barbe et on se couvre la tête d'un bonnet bleu ou violet. Les femmes portent un bonnet bleu ou noir et leurs cheveux sont épars.

La Morlaquie n'offre que quelques villages et quelques bourgs dont les noms sont à peine connus. *Ségna*, ville peu considérable, est le centre du commerce des Morlaques.

### ÎLE DE ZANTE

L'île de Zante, située dans la mer de Grèce ou Ionienne, est au sud de Céphalonie, dont elle n'est séparée que par un canal de quatre lieues et à quinze lieues de la côte occidentale de la Morée. Elle est de forme semi-circulaire et a environ vingt lieues de tour. Cette île est la *Zacynthe* des anciens. Plusieurs fois conquise par les Romains, elle passa successivement sous la domination des souverains du Bas-Empire, de princes particuliers, des Ottomans et enfin de la république de Venise, à qui ceux-ci la cédèrent. À son tour, Venise céda, en 1798, cette île à la France, qui, l'année suivante, se la vit enlever par les Russes. Elle a été rendue à la France par le traité de Tilsitt, mais elle l'a perdue par le traité de paix de 1814.

L'île de Zante est une des plus agréables de la mer Ionienne ; son territoire, très fertile, produit beaucoup de raisins de Corinthe, qui forment la principale richesse des habitants. Elle est sujette à de fréquents tremblements de terre et c'est la raison pour laquelle la plupart des maisons sont en bois et peu élevées. On y est aussi désolé par les insectes qui y sont très multipliés. On en cite deux comme très venimeux et dont la piqûre est réputée mortelle si on n'y apporte point un prompt remède ; l'un est une chenille dont la marche est fort rapide et qu'on appelle *galera* ; l'autre est une araignée de l'espèce des *maçonnes* et de la grosseur d'une noix. On y trouve aussi un lézard dont la morsure donne, dit-on, la mort.

La ville de *Zante*, capitale, est située au centre de l'île, sur la côte orientale, le long de laquelle elle s'étend. Une haute montagne domine toute la ville et sur son sommet est bâtie une forteresse. La population de cette ville est

d'environ 20.000 âmes. Les Juifs, dont le nombre s'élève à deux mille, y occupent un quartier séparé. Celle de toute l'île, dans laquelle on compte une cinquantaine de villages, est de 60.000 âmes à peu près. Les Zantiotes sont moins hospitaliers que les Céphaloniotes, leurs voisins. Naturellement portés à la discorde, ils vivent peu unis entre eux, et on les accuse d'être vindicatifs et cruels.

Une particularité remarquable du costume est le masque de velours noir dont les femmes et les filles se couvrent le visage. Cet usage, dont le but semble être de préserver la beauté des influences de l'air ou des regards indiscrets, est bien précieux, pour elles. Couverte du masque, il leur est permis de sortir de chez elles et d'aller partout sans en rendre compte à ceux qui auraient le droit de les surveiller et ce qui semble devoir être le rempart de la pudeur n'est ordinairement que la sauvegarde de la galanterie.

### LA DALMATIE



La Dalmatie, appelée pendant longtemps *Dalmatie vénitienne*, pour la distinguer de la Dalmatie turque, est située sur la côte orientale du golfe Adriatique, appartenante à l'ancienne Illyrie. Elle est bornée au nord par la Bosnie et la Morlaquie, à l'ouest et au sud par le golfe de Venise ; à l'est par la Serbie.

*Raguse* était la capitale d'une petite république, dont le gouvernement aristocratique était modelé sur celui de Venise, à l'exception que son recteur changeait tous les deux mois. On y compte de 12 à 15.000 habitants. Son port est bien défendu. En 1667, elle fut presque abîmée par un tremblement de terre ; et en 1763, elle fut en proie



à l'anarchie. Son territoire est stérile. — *Spalatro*, regardée comme capitale de la Dalmatie vénitienne, est une ville riche et bien peuplée : c'est le siège d'un archevêché. Son port est vaste et profond. Elle a pris son nom des ruines d'un ancien palais de Dioclétien. — *Zara*, ville forte, située au nord, était, de ce côté, le boulevard de la république de Venise. De cette ville vient la fameuse liqueur nommée *marasquin*. — *Salona*, autrefois capitale, n'est plus qu'un bourg. Ce fut le séjour de Dioclétien, et on y admire de beaux restes antiques. — Le long des côtes de la Dalmatie turque sont plusieurs îles. Parmi elles, on distingue *Calamota* et *Lussin*, non pour leur grandeur, mais pour leur fertilité et la douceur et l'innocence de leurs habitants. Le port de Calamota est vaste et entouré de ruines. Les insulaires ont défriché le terrain couvert de rochers et ont ainsi forcé la nature. Le sol de l'île de Lussin est aussi hérissé de rochers. Son port est petit, mais bon. En général, la plupart des ports des îles de la Dalmatie ont une forme ovale et sont formés par la nature. Ces îles semblent l'asile de la paix, de la simplicité et de l'innocence. À l'église, les deux sexes sont séparés. Un de leurs curés assurait que depuis sept ans qu'il exerçait son ministère, ce peuple ne lui avait pas encore donné lieu de lui faire le plus léger reproche. Les habitants sont tous marins ou pêcheurs. Les femmes tiennent le gouvernail et la charrue comme les hommes. Le sang y est très beau.

### ÎLE DE CÉPHALONIE

L'île de Céphalonie est située à l'entrée du golfe de Patras, dans la mer Ionienne. Cette île, désignée sous différents noms par les anciens, porta principalement celui de *Samos*. Elle suivit le sort de Zante et éprouva à peu près les mêmes révolutions. Aujourd'hui, elle fait aussi partie des îles Ioniennes. Le port de Céphalonie, situé au nord-est de l'île, décrit un demi-cercle ; il est vaste et environné de hautes montagnes. Une escadre entière pourrait y mouiller en sûreté.

*Argostoli*, sa capitale, est bâtie sur une baie qui s'étend au sud de l'île. Sa situation est aussi malsaine que désagréable et rien n'annonce, dans l'aspect de cette ville, la capitale d'une île considérable. Ses maisons sont basses, mal construites et la plupart endommagées par les tremblements de terre. Aucun de ces édifices, civils ou publics, ne mérite la moindre attention. — *Lixuri*, la seconde ville de l'île, est placée au nord-est du grand port et sur la rive ; elle est dans une situation plus agréable qu'Argostoli, mais les tremblements de terre y ont encore fait plus de ravages, et elle ne semble qu'un amas de ruines. — *Axo*, encore moins considérable, est bâtie sur une haute montagne au pied de laquelle est un petit port. Les Vénitiens élevèrent cette forteresse en 1591 pour servir de retraite aux habitants des bords de la mer, en cas d'incursion de quelque corsaire.

Les principales productions de l'île consistent en raisins secs et en huile. Les Céphaloniotés se sont particulièrement adonnés à la navigation : et leur marine est la plus nombreuse et la plus active de toutes les îles voisines.

Le Céphalonioté est fin, adroit et constant dans ses projets ; il parvient ordinairement à son but à force d'intrigue. Il est vindicatif ; mais il aime la société, accueille avec empressement les étrangers et on ne peut lui refuser

beaucoup d'aptitude pour les sciences. Céphalonie a produit des hommes qui se sont illustrés dans la carrière militaire, dans la politique et même dans les lettres. Les femmes jouissent, dans cette île, de toute leur liberté.

### LEMNOS



Cette île est située dans l'Archipel, entre le mont Athos et la Romanie. Elle a environ dix lieues de longueur sur huit de largeur. Le terroir, assez fertile, est surtout propre à la culture de la vigne. Cette île renferme beaucoup de serpents. On en tire une terre absorbante, qui est employée en médecine. On l'appelle *terre sigillée*, parce qu'avant d'être mise dans le commerce, elle est marquée du sceau impérial.

*Stalimène* est la capitale de l'île. Cette petite ville, assez bien bâtie, est située sur une colline.

Lemnos est célèbre dans l'histoire mythologique. C'était dans ces lieux que les Bacchantes, couronnées de lierre et le thyrses à la main, échauffées par le vin, parcouraient, pendant les fêtes de Bacchus, les montagnes, les forêts, en déchirant ceux qui avaient le malheur de se trouver sur leur passage.

C'était encore dans l'île de Lemnos que Vulcain fut précipité du ciel, à cause de sa difformité ; et il y établit ses forges. L'ingénieuse allégorie des anciens poètes se développe à nos yeux lorsqu'on examine les caractères physiques de cette île et que l'on aperçoit la trace des anciennes éruptions volcaniques. Elle était de plus sujette aux tremblements de terre. Le bruit retentissant du marteau des Cyclopes, que l'on disait entendre au loin, provenait apparemment des mugissements du volcan.

D'ailleurs, les habitants de Lemnos s'appliquaient à la fabrication des armes et il n'est pas étonnant qu'on ait transformé en Cyclopes un peuple de forgerons.

Le soleil cesse de se faire voir à Lemnos à quatre heures au plus tard. Le mont Athos, derrière lequel il se couche, couvre cette île de son ombre.

## LA MORÉE

Cette presqu'île était le Péloponèse des anciens. Le golfe de Lépante et l'isthme de Corinthe la bornent au nord; la mer Ionienne l'environne des autres côtés. La fameuse Sparte, qui en faisait la gloire, n'existe plus: des ruines attestent seules le lieu de son existence. Cependant, entre deux chaînes de montagnes qui sont au centre de cette péninsule, est un canton nommé *Magne* ou *Brazzodi-Maina*, habité par des descendants des anciens Spartiates. Leur nombre s'élève à quarante mille. Les *Maniates*, au milieu de leurs montagnes, ont su se conserver libres, parce qu'ils ont en partage quelques-unes des vertus de leurs ancêtres. Leur plus grand trafic consiste en esclaves. Ils ont sur le golfe de Coron un port et un bourg nommé *Maina*. Ils parlent un mauvais grec.

Unis entre eux aussitôt qu'il faut combattre l'ennemi commun, les *Maniates* se livrent, aussitôt que le péril est passé, à des dissensions qui souvent ensanglantent leur terre. Implacable dans leur haine et dans leur vengeance, ils n'abjurent les unes et les autres qu'à la voix des vieillards les plus respectables du canton, pour lesquels ils ont une vénération extrême. Les jeunes *Maniates*, accoutumés dès l'enfance à manier les armes, endurcis aux fatigues, familiarisés avec les dangers, sont toujours prêts à s'aller mesurer avec les Turcs, dont le nom seul les met en fureur; mais leur courage dégénère souvent en férocité.

Les femmes des *Maniates*, non moins courageuses, ont souvent partagé avec les jeunes combattants les plus grands dangers. Moins insensibles, cependant, que les anciennes Spartiates, elles pleurent la perte de ceux qui succombent, parce qu'elles ont pour leurs enfants une tendresse extraordinaire. Ces femmes sont le modèle des mères après avoir été l'exemple des filles. Dès qu'elles ont contracté l'union que leur cœur désirait, on ne les voit plus dans les danses; toutes leurs affections se consacrent dans les soins de la maternité.

Sur l'isthme qui joint la Morée au continent, était l'antique Corinthe. Un misérable village a succédé à cette ville célèbre.

Non loin des ruines de Sparte, sur les bords de l'Eurotas, aujourd'hui Basilipotame, est bâtie *Misitra*, une des villes les plus considérables de la Grèce. Son château passe pour imprenable. Deux rues d'une énorme grandeur et quelques petites très étroites, qui coupent les grandes, forment la ville. L'église est dédiée à la Vierge: elle a sept dômes; son pavé est en mosaïque.

Le terroir de la Morée est en général fertile, excepté dans le milieu; il produit beaucoup de mûriers. — Les principales villes de cette péninsule sont: *Patras*, ville grande et peuplée. — *Napoli de Romanie*, port assez fréquenté. — *Tripolizza*, dans l'intérieur des terres, sur les ruines de l'ancienne Mantinée. — *Coron*, sur une baie de ce nom. — *Modon*, place forte.

## L'ALBANIE



Cette province est située sur le golfe de Venise et comprend l'ancienne Illyrie grecque et l'Épire. Ce pays est montagneux mais fertile et peuplé. Il est arrosé par plusieurs rivières.

Ce fut l'Albanie qui donna le jour au fameux *Scanderbeg*. Ce guerrier, fils d'un petit roi de cette contrée, était élevé à la cour d'Amurat, qui s'était saisi de l'Albanie. Le sultan lui confia un corps de troupes: *Scanderbeg* résolut dès lors de se rendre indépendant. Il s'empara de la capitale de l'Épire et ensuite de toute l'Albanie. Pendant longtemps, il arrêta les armes triomphantes de Mahomet II; mais après sa mort, en 1467, l'Albanie rentra sous la domination ottomane.

On divise l'Albanie en haute et basse. La capitale de la première est *Scutari*, où était la résidence du pacha. C'est une grande ville bien peuplée, située près du lac de Zeta. On y remarque aussi *Antivari*, *Dulcinio*, la *Valona*, *Durazzo*, ville ancienne et commerçante.

La Basse-Albanie ou Épire est bornée au nord par les monts Chimera (*Acrocerauniens*), qui la séparent de la Haute-Albanie. Ses principales villes sont *Parga*, la *Prevezza*. *Butrinto* est un fort bâti dans une petite presqu'île. — *Parga*, ville forte, est située sur la côte, vis-à-vis de Corfou. Son port est commode. — *Prevezza*, dont la population s'élève à 14.000 âmes, s'accroît chaque jour par l'hospitalité quelle accorde aux familles qui fuient l'oppression des Turcs. Elle est située sur le golfe de même nom. Près de cette ville est le cap Figalo, sur lequel Auguste bâtit *Nicopoli*. Les ruines de cette ville, détruite par des tremblements de terre, portent le nom de *Prevesa*.



*Vecchia* (Prevesa la vieille).

Les Albanais sont grands, robustes et bons guerriers. Bien différents des Turcs, qui font consister leur bonheur à vivre dans l'indolence, les Albanais sont toujours en action; avides de périls, leur joie éclate à l'approche d'un combat. Ils ne manquent jamais de s'attribuer le succès d'une action; mais ils se gardent bien d'avouer une défaite. Malheureusement, le courage des Albanais dégénère ordinairement en férocité. Les femmes, qui donnent le jour à ces hommes extraordinaires, partagent leurs fatigues et leurs dangers: on les voit se livrer aux plus rudes travaux de l'agriculture et combattre à côté de leurs époux.

## TURQUIE D'EUROPE



### CONSTANTINOPLE

La Turquie d'Europe renferme l'ancienne Grèce, la Thrace, l'Épire, l'Illyrie, la Morée et une partie de la Dacie trajane. L'empire d'Orient, qui comprenait ces provinces, gouverné par des princes faibles, menaçait depuis longtemps de s'écrouler. Les Turcs ou Turcomans, descendants d'une colonie de Huns, établis vers le quatrième siècle dans un canton de la Scythie (aujourd'hui Petite-Tartarie), ayant embrassé la religion de Mahomet, augmentèrent le nombre de ses sectateurs. On vit alors les armes de ces barbares faire de rapides progrès. Othman, un de leurs généraux, forma de ses conquêtes un puissant empire, dont il fixa le siège à Pruse (*Brousse*). Ce fut le premier souverain des Turcs. Il mourut en 1326. Il donna son nom à l'empire (*Ottoman* dérive d'*Othman*). Ses successeurs affermirent leur domination par de nouvelles

conquêtes. Enfin, au milieu du quinzième siècle, Mahomet II, prince d'un génie vaste et entreprenant, acheva d'abattre l'empire d'Orient par la prise de Constantinople. La puissance ottomane devint alors formidable et pendant trente années de règne, Mahomet II marcha de conquêtes en conquêtes. La plupart de ses successeurs furent loin d'avoir ses talents guerriers mais l'empire se maintint au même point, malgré l'esprit d'insubordination et de révolte qui régnait parmi les janissaires, milice redoutable, qui, bien des fois, a précipité ses souverains du trône.

Le gouvernement de la Turquie est despotique; les lois sont nulles devant l'autorité du souverain, dont la puissance cependant est quelquefois bornée par celle des oulémas, corps composé d'hommes de lois et de ministres de la religion. Le mufti de Constantinople est le chef suprême des oulémas.

Le conseil du prince se nomme *divan* et son premier ministre s'appelle *grand-visir*. Toutes les lois de l'empire sont renfermées dans quatre livres: 1° le *Cour'ann* (ou Coran), qui renferme les lois divines; 2° le *Hadiss* ou *Sunneth*, recueil de lois prophétiques; 3° le *Idjhma-y-ummeth*, qui contient les lois apostoliques; 4° le recueil des décisions canoniques, appelé *Kiass* ou *Mâkoul*. Les principales pratiques religieuses que doit observer un Musulman sont: la propreté entretenue par des ablutions, la prière, le jeûne, l'aumône et le pèlerinage à la Mecque; mais, avant tout, il ne doit reconnaître qu'un seul Dieu et Mahomet pour son prophète.

L'année des Musulmans est lunaire et n'est composée que de trois cent cinquante quatre jours. L'un de ces douze mois, nommé *ramezan*, est consacré à un jeûne rigoureux. Les temples consacrés à la divinité s'appellent *mosquées*; elles ont toutes des minarets, espèce de flèches du haut desquelles le *muezzin* (1) appelle cinq fois par jour les croyants à la prière. À l'instant où sa voix frappe les airs, on voit de toutes parts les Musulmans quitter leurs occupations et, en quelques lieux qu'ils se trouvent, adresser leurs prières à l'Éternel. Ils croient à la prédestination. Attaqués de quelque maladie, ils négligent les remèdes; et, sur la mer, ils se donnent à peine le soin d'éviter les écueils, persuadés que leur destinée est immuable.

Ce peuple, par l'éloignement qu'il a pour tout ce qui tient aux coutumes, aux arts et aux sciences du reste de l'Europe, restera encore longtemps plongé dans la barbarie. Les beaux-arts lui sont presque étrangers et il ne faut pas s'en étonner, car l'islamisme lui interdit les arts d'imitation, la danse, et même la musique. Cependant, tous les préceptes de la loi ne sont pas suivis avec la même exactitude. Le Turc passe une grande partie du jour à fumer; il boit beaucoup de café et il est passionné pour l'opium, quoique ces choses lui soient défendues. L'opium lui procure une espèce d'ivresse qui remplace celle du vin, qui leur est strictement interdit. L'habillement des Turcs n'est pas soumis aux caprices de la mode et tout changement un peu considérable est répréhensible aux yeux de la loi. Le turban est le signe distinctif du Musulman: il ne le quitte jamais. Sa tête est toujours rasée; il ne conserve qu'un petit toupet au milieu et laisse croître sa barbe. Les femmes, renfermées dans des harems, n'ont aucune communication avec les

hommes, et vivent dans une espèce d'esclavage.

*Constantinople*, capitale de la Romanie et de tout l'empire, est située sur le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie; elle est bâtie sur une espèce de promontoire baigné d'un côté par les eaux du port, et de l'autre par celles de la mer de Marmara. Aucune ville n'offre un aspect aussi magnifique; elle s'élève en amphithéâtre et déploie au premier coup d'œil une quantité de palais et de mosquées; mais il s'en faut bien que l'intérieur réponde à ces dehors brillants: les rues sont étroites et sales; les étages supérieurs des maisons, qui sont plutôt des baraques de bois, s'avancent en saillie et produisent l'effet le plus désagréable. De vastes espaces couverts de décombres d'édifices consumés par le feu, annoncent combien les incendies sont fréquents: en 1782, il y eut 40.000 maisons de brûlées. La multitude de maisons vides atteste aussi les ravages de la peste. Constantinople renferme cependant des objets dignes de curiosité, tel que le sérail, dont la porte principale a donné son nom à l'empire; et la mosquée de Sainte-Sophie, qui est magnifique. Mais le port doit surtout fixer l'attention: c'est un golfe magnifique qui s'avance dans les terres, et qui, ayant d'un côté les collines que renferme la ville, a, du côté opposé, les faubourgs de Péra, de Galata, etc. Sa population totale s'élève à environ 850.000 âmes.

(1) La voix du muezzin remplace les cloches, dont l'islamisme défend l'usage.

## LA RUSSIE



Cet empire, le plus grand du monde, s'étend de la mer Baltique aux extrémités de l'Asie. Sa longueur de l'ouest à l'est, est d'environ deux mille cent lieues et sa largeur

est, en quelques endroits, de huit cents lieues. Cette étendue prodigieuse renferme une multitude de nations différentes. Jamais la réunion de tant de pays, sous une même domination, n'eut d'exemple dans les annales du monde; ni l'empire romain, dans le temps de sa splendeur, ni la monarchie d'Alexandre, ne parvinrent à cette étendue. La nature a divisé ce pays en deux parties inégales, par la chaîne des monts Ourals, qui le traverse du nord au sud. La partie située à l'ouest de l'Oural est la Russie d'Europe, et celle qui est à l'est est la Russie asiatique.

La nation russe tire son origine des Finnois, anciens descendants des Scythes et des Slaves ou Esclavons. Elle doit son nom aux Russiens ou Varaigues, pirates venus des côtes occidentales de la Baltique, qui, vers le milieu du neuvième siècle, sous un chef nommé *Rouric*, s'emparèrent d'une petite portion de ce pays. Rouric profita habilement des dissensions qui s'élevèrent entre les naturels du pays et il parvint à réunir dans sa personne toute l'autorité. Il avait apporté avec lui la religion chrétienne: elle adoucit les mœurs de ces barbares et ils devinrent plus policés. Deux dynasties se succédèrent; enfin la troisième, celle de *Romanzow*, commença en 1613, dans la personne de Michel Romanzow, dont le règne fut assez heureux. Alexis, son fils, lui succéda: son règne fut agité. Fédor II commença à régner en 1676. Enfin, en 1689, Pierre 1<sup>er</sup> prit les rênes du gouvernement, et bientôt la Russie eut une face nouvelle. Il commença par réformer l'administration de son empire; il établit une discipline sévère dans ses troupes; et, pour donner l'exemple, il se mit lui-même tambour, et ne voulut être avancé des grades supérieurs qu'après l'avoir mérité. L'an 1697, il parcourut l'Europe pour s'instruire des sciences, des lois et des arts. Il s'arrêta à Saardam; village de Hollande, fameux par ses chantiers, et s'enrôla, sous le nom de *maître Pierre*, y parmi les charpentiers de la compagnie des Indes. Il devint un des plus habiles ouvriers et un des meilleurs pilotes. De retour dans ses états, où une sédition l'avait rappelé, il tâcha d'y attirer les savants et les artistes; il y introduisit des arts jusqu'alors inconnus, et d'une nation barbare, à peine connue jusque-là dans le reste de l'Europe, il fit un peuple civilisé, dont les relations commerciales s'étendirent bientôt de toutes parts. Il fonda Saint-Petersbourg. La fameuse bataille de Pultawa, où Charles XII, roi de Suède, fut complètement battu, ajouta encore à sa gloire. Le reste de la vie de ce prince ne fut qu'une suite de grands desseins et de projets utiles qu'il mit à exécution. Il mourut en 1725, âgé de cinquante-trois ans.

Catherine 1<sup>re</sup>, son épouse, lui succéda. Née dans les dernières classes du peuple, son mérite seul releva au rang suprême et elle prouva, dans le court espace de temps qu'elle régna, qu'elle était digne de succéder à Pierre-le-Grand. Elle mourut en 1727.

Nous passerons sur quelques règnes intermédiaires pour venir à celui de Catherine II, qui succéda à Pierre III son époux, le 7 juillet 1762. Cette grande princesse acheva ce que Pierre I<sup>er</sup> avait commencé; elle signala son règne en élevant son empire au plus haut degré de splendeur. Elle entretint un commerce intime avec la plupart des savants de l'Europe et fit tous ses efforts pour les attirer dans ses états. Elle mourut en 1796. Son petit-fils, Nicolas, règne aujourd'hui: il a succédé à Alexandre 1<sup>er</sup>,



lequel avait repris le trône après la mort de son père Paul 1<sup>er</sup>, en 1801.

Si le nombre de peuples soumis à la Russie semble d'abord imposant, un examen réfléchi en diminue l'importance. Plus des trois quarts de ses possessions ne sont que d'immenses déserts où de chétives peuplades errent en liberté et n'entendent parler d'un souverain qu'ils connaissent à peine qu'aux époques où ils doivent payer leurs tributs.

Les paysans russes sont moins heureux que ces peuples nomades; assujettis au sol qui les a vus naître, ils ne peuvent le quitter et sont esclaves nés d'un maître souvent tyrannique.

Le sol de la Russie d'Europe varie en raison de son étendue; la partie septentrionale, couverte de forêts, est inhabitable: celle du centre est très fertile; et la troisième, qui comprend les régions situées entre la mer d'Azof et la mer Caspienne, ne renferme que des plaines peu fertiles et imprégnées de sel. La Russie d'Asie, ou Sibérie, offre la plus grande variété dans ses productions. Ses parties centrales et méridionales sont très fertiles, tandis que le reste du pays, où règne un hiver éternel, n'offre que des déserts arides et inhabitables. La population totale de l'empire de Russie peut être évaluée à 58.000.000 âmes, dont la plus grande partie est dans la Russie d'Europe. Le catholicisme grec est la religion dominante.

Les productions de la Russie sont variées; les principales consistent en bois de construction, chanvre, goudron. Le nombre des manufactures est assez grand et, pour la beauté de leurs produits, elles peuvent rivaliser avec celles du reste de l'Europe. Le commerce de pelleteries et de cuir est très considérable.

Saint-Pétersbourg, capitale de toute la Russie, ville fameuse, dont la fondation, due à Pierre-le-Grand, date de 1703, est située sur la Newa, à un quart de lieue de son embouchure dans le golfe de Finlande. Son commerce est considérable: on y compte près de 300.000 habitants. Le luxe qui y règne annoncerait une civilisation de plusieurs siècles. On y admire des édifices magnifiques, dont la plus grande partie est due à Catherine II.

L'hiver de Saint-Pétersbourg est très rigoureux; la Newa se couvre de glaces épaisses de vingt-huit à trente-six pouces et la terre est gelée à deux ou trois pieds de profondeur. Le froid sert aux plaisirs des habitants, en fournissant l'occasion de faire des courses de traîneaux. En 1740, l'impératrice Anne fit élever, sur les bords de la Newa, un magnifique palais, construit de quartiers de glace taillés comme des pierres de taille. Les divers appartements étaient garnis de meubles de glace. Devant le palais étaient des statues et six canons, le tout aussi de glace; un de ces canons fut chargé et le boulet traversa une planche de deux pouces d'épaisseur. Pendant la nuit, le palais fut illuminé et l'impératrice y donna plusieurs fêtes.

*Moskou*, située dans l'intérieur du pays, en était autrefois la capitale; elle est bien déchue de son antique splendeur et, quoiqu'elle ait huit lieues de tour, on y compte à peine 150.000 habitants.

En septembre 1812, lors de l'expédition française, les Russes y mirent eux-mêmes le feu en cinq cents endroits; les deux tiers furent la proie des flammes. Elle a été re-

construite avec plus de régularité qu'avant l'incendie. *Riga*, sur la Duna, à deux lieues de son embouchure dans le golfe de Finlande, est la ville la plus commerçante après Saint-Pétersbourg. — *Archangel*, située au nord, sur la Dwina, à vingt lieues de son embouchure dans la mer Blanche, est considérable par son commerce; mais elle l'était bien davantage avant la fondation de Saint-Pétersbourg.

Le caractère du Russe offre un contraste très remarquable avec le climat qu'il habite. Au milieu des glaces et des frimas, il a toute la gaîté, toute la vivacité d'esprit et de corps que l'on remarque chez des peuples plus méridionaux. Cependant, il est prompt à s'enflammer et, quoique naturellement généreux, il peut se porter à des actes d'une barbarie révoltante. Il est d'ailleurs officieux; il exerce avec noblesse l'hospitalité; il est très social et fort communicatif. Le Russe parle avec facilité; il a une éloquence naturelle, dont les gens du commun eux-mêmes ne sont point dépourvus. Doués d'une aptitude merveilleuse pour apprendre, les Russes sont cependant si légers, qu'ils se rebutent à la moitié de la carrière. Quelquefois aussi, ils se croient consommés dans un art dont ils n'ont fait qu'effleurer les principes.

Le Russe est sobre; il aime la propreté et l'ordre dans l'intérieur de sa maison. Il montre une aptitude singulière pour le commerce. Il n'est pas rare qu'un homme ne sachant ni lire ni écrire, qui est venu de son village, vêtu d'une blouse grossière et avec ses souliers d'écorce, s'en retourne au bout d'une année chargé d'un monceau d'argent. Les paysans des nobles sont de vrais esclaves; non seulement leur maître peut les céder à un autre, ou les changer de village, mais il peut exiger d'eux un service personnel. Tout paysan mâle, dès qu'il a atteint l'âge de quinze ans, doit travailler trois jours par semaine pour son maître.

## LA FINLANDE

Cette province, comprise dans la Suède orientale, est bornée au nord par le golfe de Bothnie; à l'est par la Russie; au sud par le golfe de Finlande et par l'Ingrie; au nord par la Bothnie et la Laponie. Elle a environ cent cinquante lieues du couchant au levant.

Les habitants de cette contrée tirent leur origine de l'Asie; ils ont une langue qui leur est particulière. Avant l'époque où les Moscovites subjuguèrent la Finlande et y établirent leur religion et leurs rites, les Finlandais avaient des rois et une religion à eux. Le Dieu qu'ils adoraient comme l'auteur de toutes choses, portait le nom de *Joumala*. Ils rendaient aussi un culte au diable, nommé *Perkel*. Outre ces divinités principales, ils en reconnaissaient une infinité d'autres qui n'étaient que secondaires et dépendantes de *Joumala* et de *Perkel*.

Les Moscovites ne gardèrent pas longtemps la Finlande. Eric, roi de Suède, autorisé par le pape, la leur enleva et elle fut érigée en duché. Les Finlandais embrassèrent dès lors le christianisme. Vers le seizième siècle, le luthéranisme pénétra dans cette contrée et y fit de rapides progrès. Le czar Pierre 1<sup>er</sup>, lors de la guerre qu'il eut contre la Suède, s'empara entièrement de la Finlande; mais elle fut rendue aux Suédois par le traité de Nydstad, à l'exception d'une partie de la Carélie, qui resta à la Russie. Le

terroir est assez fertile, surtout vers les côtes; l'intérieur du pays, rempli de lacs, de forêts, de montagnes, est presque désert. La Finlande est assez riche en productions minérales.



*Abo* en est la capitale. C'est une ville grande et assez commercante: elle est située à l'embouchure d'une rivière, près de la mer et a un très bon port. La reine Christine y établit une université en 1640.

La chasse dont ils s'occupent le plus est celle de l'ours ou du phoque, ou veau marin. La première de ces deux chasses exige tout à la fois, dans l'agresseur, une grande présence d'esprit et beaucoup de courage; et il faut avouer que les Finlandais déploient ces qualités au plus haut degré. Ce n'est que depuis peu de temps qu'ils emploient l'arme à feu pour cette chasse; encore un grand nombre d'entre eux, qui trouvent cet instrument trop cher, répugnent d'ailleurs à exposer leur vie à l'incertitude d'une arme qui, dans ces climats, fait souvent long feu à cause de l'humidité. L'arme favorite d'un Finlandais est une lance de fer fixée à un bâton et traversée par une tige du même métal, pour empêcher l'arme de pénétrer trop avant dans le corps de l'animal, ou de le traverser entièrement; car, dans ces deux cas, l'animal pourrait tomber sur le chasseur et l'étouffer; au contraire, la tige de fer tient droit l'animal blessé et donne la facilité de le renverser sur le dos. C'est dans le moment où l'ours étend ses griffes pour déchirer le chasseur, que celui-ci lui perce le cœur avec sa lance; mais ce qui paraîtra fort extraordinaire, c'est que l'ours, se sentant blessé, au lieu de chercher avec ses pattes à arracher la lance, la tient ferme, et l'enfonce ainsi plus profondément dans l'endroit blessé.

La chasse au phoque se fait dans les hautes mers, sur de faibles nacelles, entre des îles flottantes de glace sur lesquelles les Finlandais se glissent avec adresse pour tirer sur les phoques, lorsque ces animaux se reposent sur les glaçons. Les dangers que les chasseurs ont à braver dans cette chasse sont de divers genres et presqu'incroyables.

### DALÉCARLIE

Cette province de Suède, ainsi nommée de la rivière de *Dalécarle* qui la traverse, est séparée de la Norvège, à l'ouest par de hautes montagnes nommées *Daara, field*; au nord, à l'est et au midi, elle est bornée par des provinces suédoises. Elle a environ soixante-dix lieues de long sur quarante-cinq de large. Ce pays, hérissé de hautes montagnes, ne présente aucune ressource à l'agriculture; mais il est riche en mines de fer, de cuivre et même d'argent. On le divise en trois parties que l'on appelle *vallées*.

Une grande partie des habitants de cette province s'adonnent aux travaux des mines. La Dalécarlie ne contient que des bourgs et des villages. *Falhun* en est le principal bourg.

Les habitants de la Dalécarlie sont de bons soldats, mais grossiers et même féroces; ils supportent impatiemment le joug et ce sont toujours eux les premiers, parmi les Suédois, qui ont levé l'étendard de la révolte.

Ce fut dans la Dalécarlie que se réfugia Gustave Vasa; il s'était échappé de la prison où le tenait renfermé Christien III, roi de Danemarck, qui s'était emparé de la Suède: il erra longtemps dans les montagnes et se vit réduit à travailler aux mines de cuivre. Bientôt, il se fit connaître, souleva les Dalécarliens et, aidé par eux, parvint à remonter sur le trône. Bientôt ces mêmes Dalécarliens voulurent s'opposer à quelques changements que Gustave voulait effectuer, mais ces commencements de révolte furent adroitement apaisés.

### LA LAPONIE

Ce grand pays, situé au nord de l'Europe, est renfermé entre la mer Glaciale, la Norvège, la Suède et la Russie. Assujetti à la Russie, à la Suède et au Danemarck, il est divisé en conséquence en Laponie russe, suédoise et danoise; mais les Lapons connaissent peu ces divisions, n'ayant aucune habitation fixe; ils passent sans obstacle d'une domination à une autre et ils ignorent souvent même de quel prince ils dépendent.

La terre de cette affreuse contrée, toujours reserrée par un froid excessif, ne produit que des mousses et quelques arbres résineux épars sur le sommet des montagnes. En hiver, le sol est continuellement couvert d'une neige épaisse. La partie la plus septentrionale est privée, pendant trois mois de suite, de la vue du soleil et, dans l'été, cet astre est pendant le même temps continuellement sur l'horizon. Heureusement, ces longues nuits sont adoucies par des aurores boréales. Les malheureux habitants de cette terre ingrate semblent, sous tous les rapports, disgraciés de la nature: à peine ont-ils quatre pieds et demi; ils sont mal faits et leur visage, pâle et basané, n'offre que des traits repoussants. Leurs femmes plus maltraitées, sont encore plus laides que leurs époux. Quatre perches plantées en terre, réunies par le bout, et recouvertes de peaux,



d'étoffes grossières, d'écorces et de gazon, composent leur habitation; une ouverture au sommet livre passage à la fumée qui remplit souvent toute l'habitation. Leur intelligence est aussi bornée que leur physique est imparfait; ils n'ont aucune idée des arts et leurs idées, circonscrites dans un cercle très étroit, ne se rapportent qu'à un petit nombre d'objets: à peine savent-ils compter au-delà de dix. Leur langue, si on peut donner ce nom au petit nombre de sons qu'ils articulent, est absolument éloignée de tous les idiomes connus.

La religion chrétienne a pénétré dans la Laponie; cependant quelques Lapons professent encore le paganisme. C'est dans de vastes forêts, sur le sommet des montagnes, qu'ils placent leurs idoles: ils n'ont recours à elles que lorsqu'ils sont menacés de quelque malheur.

La principale richesse du Lapon consiste dans ses rennes. Un traîneau, attelé de deux de ces animaux, parcourt six ou sept lieues par heure, sur la glace. Leur lait lui fournit une nourriture salubre. Le pain est remplacé par des poissons séchés et réduits en poudre.

Les pelleteries d'ours, d'élan, de castors, d'hermines, etc., sont les seuls objets que les Lapons puissent offrir en tribut à leurs souverains et les seules bases de leurs spéculations commerciales. *Tornéo*, ville célèbre par le séjour qu'y firent les académiciens français, située au fond du golfe de Bothénie, est le lieu où ils viennent échanger leurs pelleteries contre du tabac, de l'eau-de-vie, des armes, etc.



## PETIT RECUEIL DE RELATIONS INTÉRESSANTES

### *Famine extraordinaire*

En 1765, le brigantin le *Peggy*, chargé pour le compte de quelques négociants de New York et commandé par *David Harrison*, fit voile pour les îles Açores. Il arriva heureusement à Fayal, l'une d'elles. Après y avoir déchargé ses marchandises, il prit en retour du vin et des eaux-de-vie. Le 24 octobre de la même année, il en partit pour retourner à New York.

Dès le 29, le vent, qui avait été favorable, changea tout à coup; de violentes tempêtes se succédèrent sans interruption et endommagèrent beaucoup le vaisseau; les mâts furent démontés, les voiles déchirées, et bientôt, pour comble d'infortune, on découvrit plusieurs voies d'eau à fond de cale.

Au commencement de décembre, les vents s'apaisèrent un peu, mais le vaisseau était écarté de sa route, sans agrès, sans voiles, sans mâts; devenu le jouet des flots, il ne pouvait être gouverné. Ce n'était cependant que le moindre mal; bientôt il s'en manifesta un plus effrayant. Par la vérification qui fut faite des vivres, ils se trouvèrent presque totalement épuisés. Dans une situation si déplorable, l'équipage n'attendit des secours que du hasard.

Quelques jours après, on découvrit, dans le lointain, deux vaisseaux et l'équipage du brigantin conçut une lueur d'espérance, mais l'agitation de la mer ne permit pas d'en approcher et ils disparurent bientôt à leurs yeux.

Le désespoir s'empara alors des matelots; manquant de tout, ils se jetèrent sur le vin et les eaux-de-vie et abandonnèrent au capitaine deux petites mesures d'eau, de quatre pintes chacune; c'était l'unique reste de la provision. Pendant plusieurs jours, les matelots émoussèrent, en s'enivrant, les cruelles atteintes de la faim. Enfin, la vigie du grand mâât aperçut un vaisseau qui s'avancait à pleines voiles. On fit aussitôt des signaux de détresse et bientôt un calme permit aux deux vaisseaux de s'approcher. La peinture de la détresse qu'éprouvait l'équipage du brigantin parut toucher le capitaine du vaisseau; il promit une certaine quantité de biscuit; mais il s'excusa de la donner sur-le-champ, en alléguant une observation nautique qu'il voulait finir. Quelque peu raisonnable que parût un tel motif dans la circonstance, les malheureux affamés de la *Peggy* furent obligés d'y souscrire. Le délai allait expirer; ils se croyaient près du moment qui allait mettre un terme à leurs angoisses cruelles, lorsqu'ils virent le vaisseau faire force de voiles et s'éloigner d'eux. Il serait difficile de peindre la consternation qui s'empara des matelots. Furieux et désespérés, ils se jetèrent sur ce qu'ils avaient épargné jusqu'à ce moment. Les seuls animaux qui restaient à bord étaient une paire de pigeons et un chat; ils furent dévorés dans l'instant: toute la grâce qu'ils firent au capitaine fut de lui abandonner la tête du chat. Les huiles, les chandelles, les cuirs servirent encore d'aliments à ces malheureux, jusqu'au 28 décembre. Depuis ce jour jusqu'au 13 janvier, on ne sait comment ils vécurent.

Le capitaine Harrison ne sortait point de sa chambre;

une goutte cruelle le retenait au lit. Ce jour, vers les dix heures du matin, tous les matelots se rendirent auprès de lui ; le contremaître était à leur tête. Il porta la parole, et après lui avoir fait le tableau de la situation déplorable où ils étaient réduits, lui déclara qu'il était nécessaire de sacrifier l'un d'eux pour sauver les autres ; que leur parti était irrévocablement pris et que le sort allait désigner la victime. Le capitaine, humain et sensible, ne put entendre, sans frémir, une proposition aussi barbare. Il leur représenta qu'ils étaient hommes et devaient se regarder comme frères ; que cette révoltante nourriture ne pouvait que retarder de quelques jours leur mort, qu'ils allaient la souiller par un pareil assassinat et rendre à jamais leur mémoire exécration ; et qu'il leur défendait de toute son autorité de se porter à ce crime atroce : le capitaine se tut, mais il avait parlé à des sourds. Tous lui répondirent qu'il leur était égal qu'il approuvât ou non leur projet et que ce n'était point par déférence qu'ils étaient venus lui en faire part ; qu'ils ne le prévenaient que parce qu'il devait lui-même courir les risques du sort. Ils ajoutèrent que, dans l'infortune générale, tout commandement cessait. Ils le quittèrent et, montant sur le pont, ils tirèrent au sort. Il tomba sur un nègre qui appartenait au capitaine Harisson. Il fut immolé sur-le-champ. Un des matelots, pressé par la faim, en arracha le foie et le dévora, sans avoir eu la patience de le faire griller. Quelques instants après, il mourut avec tous les symptômes de la rage. Quelques-uns de ses camarades proposèrent de le manger ; mais le plus grand nombre rejeta ce projet, sans doute par la crainte du mal qui l'avait emporté et le cadavre fut jeté dans les flots.

Le capitaine n'était pas plus exempt que le reste de l'équipage des atteintes de la faim ; mais il résista à toutes les instances que les matelots lui firent, pour l'engager à partager leur horrible repas. Il se contentait de l'eau qui lui avait été cédée et dans laquelle il mêlait un peu de liqueur ; ce fut la seule nourriture qu'il prit dans tout ce temps de détresse. Le corps du nègre, partagé avec la plus stricte économie, dura jusqu'au 26 janvier ; le 29, la troupe affamée délibéra de choisir une seconde victime. Elle alla encore en prévenir Harisson, qui parut y consentir, de crainte que les matelots irrités ne consultassent le sort sans lui.

Le capitaine, ranimant ses forces, fit écrire sur des carrés de papier le nom de chacun des hommes existants alors dans le brigantin ; et, après les avoir pliés, il les mit dans un chapeau, qu'il balotta. Celui qui porta la main dans le chapeau pour en tirer le billet fatal, ne le fit qu'en tremblant ; il le remit au capitaine qui l'ouvrit et lut tout haut, *David Flat*. Le malheureux, que le hasard avait désigné, parut se résigner à son funeste sort. Mes amis, dit-il à ses compagnons, la seule grâce que j'aie à vous demander, c'est de ne pas me faire souffrir ; dépêchez-moi aussi promptement que le nègre. Il demanda encore une heure pour se préparer à la mort ; ses compagnons ne lui répondirent que par des larmes. Cependant, la pitié et les représentations du capitaine l'emportèrent sur la faim des plus insensibles. Ils résolurent, unanimement, de retarder ce sacrifice jusqu'au lendemain.

Un si court délai n'apporta qu'une faible consolation au malheureux Flat. La certitude de mourir le lendemain, fit une si forte impression sur son esprit que son corps,

qui avait résisté depuis un mois à une privation presque totale de nourriture, succomba promptement ; il fut saisi d'une fièvre violente. Son état devint si grave, par les transports qui l'agitaient, que quelques matelots proposèrent de le tuer sur-le-champ pour mettre fin à ses souffrances, mais la résolution qui avait été prise d'attendre jusqu'au lendemain matin prévalut à la pluralité des voix.

Le 30 janvier, à dix heures du matin, on se préparait à sacrifier le malheureux Flat. On avait déjà allumé un grand feu pour cuire ses membres, lorsqu'on aperçut dans le lointain un vaisseau, qu'un vent favorable poussait vers le Peggy. C'était la Suzanne, qui revenait de la Virginie et faisait voile pour Londres.

Le capitaine de ce vaisseau ne put retenir ses larmes, au tableau touchant des malheurs de l'équipage affamé ; il lui fit porter les secours les plus prompts et le prit sous sa conserve pour le conduire à Londres. L'éloignement des côtes de la Nouvelle-York et la proximité de celles d'Angleterre, joints au mauvais état du brigantin, déterminèrent les deux capitaines à préférer ce dernier parti. La traversée fut heureuse. Il ne mourut que deux matelots ; tous les autres reprirent peu à peu leurs forces. Flat même recouvra la santé, après avoir vu de si près la mort.

#### *Relation du naufrage de M. Follies et de sa captivité chez les Maures du Sahara (1)*

M. Follies, officier dans les Colonies, s'embarqua à Bordeaux le 19 décembre 1783, sur le vaisseau les *Deux-Amis*, destiné pour le Sénégal.

Bientôt on fut à la vue des côtes d'Afrique. Par une ignorance outrée, le capitaine prit les hautes montagnes qu'on apercevait dans le lointain, pour les côtes de Mogador, où il n'en existe pas, et le 17 janvier à quatre heures du matin, par suite de cette erreur, le vaisseau échoua sur une côte basse. La force du vent augmente, les cordages se rompent, les vergues et les voiles sont emportées avec fracas ; le vaisseau s'entrouvre, les lames couvrent le navire, et tout semble annoncer aux malheureux naufragés une mort inévitable.

Le jour commençait à paraître. Le capitaine engagea un des officiers, bon nageur, à se rendre à terre. Ce jeune homme, plein de courage, accepta la proposition. La ligne de look autour du corps, il s'élance dans la mer ; après avoir lutté pendant longtemps contre les vagues, il gagne la terre tout ensanglanté par les blessures dont il s'était couvert, en nageant au milieu des rochers. Un tonneau, que les vagues avaient jeté sur le rivage, fut l'asile dans lequel il se mit à l'abri du vent, qui était des plus froids. À peine y était-il réfugié depuis un quart d'heure, que les naufragés virent un gros chien se précipiter vers lui. Les yeux troublés par la frayeur, ils prirent cet animal pour un tigre et ils adressaient leurs vœux au ciel pour le voir s'éloigner de leur malheureux compagnon. Tout à coup, ils virent la campagne couverte d'une multitude de sauvages, demi-noirs, nus, le sabre à la main ; ils accouraient vers le rivage, en poussant des hurlements affreux. Le jeune officier, quoique exténué par les efforts qu'il venait de faire pour se sauver, se jeta de nouveau dans la mer pour regagner le navire. Les barbares le suivirent à la nage et l'eurent bientôt atteint. Ils se l'ar-



rachèrent les uns aux autres, le dépouillèrent de sa chemise et le traînèrent sans pitié sur le haut de la colline. Là, dit M. Follies, nous le vîmes enterrer dans le sable. Ayant ensuite allumé un grand feu, ils dansèrent autour de notre compagnon, en poussant cris de joie; ils le suspendirent par les pieds, et un moment après, il échappa à nos regards.

L'effroi des malheureux naufragés fut extrême à ce spectacle. Quelques-uns d'entre eux soutenaient qu'ils l'avaient vu mettre à mort; d'autres, qu'on le faisait rôtir. Les cris des sauvages, leurs danses, le peu d'intérêt qu'ils semblaient prendre au navire, tout concourait à les entretenir dans ces idées funestes. Cependant, le péril pressait. Le bâtiment se brisait de plus en plus. La lame emportait à chaque instant quelque nouveau débris sur la côte. Malgré la crainte de la mort qui semblait les attendre sur le rivage, quelques matelots lancèrent le canot à la mer; mais la lame l'emporta loin d'eux et rompa les cordages qui le retenaient au navire. A peine fut-il sur le rivage, que les barbares y mirent le feu. La chaloupe leur restait encore. On la chargea de vivres, d'armes et de tout l'argent qui était à bord; mais les lames étaient trop violentes; elle coule à fond, sans qu'on puisse sauver aucun des effets qu'on venait d'y déposer.

Le nombre des barbares augmentait de plus en plus; la nuit approchait; de toutes parts, un sort affreux menaçait les naufragés. Le tonnelier de l'équipage fixa tout à coup leur attention. «Mes amis, dit-il, je suis bon nageur, je m'en vais à terre; si ces nègres ont mangé M. Deschamps, il n'y a pas de doute qu'ils nous préparent à tous la même destinée. S'il est en vie, je vous ferai un signal.» En achevant ces mots, il s'élance dans la mer. Un instant après, on le vit sur le rivage; les barbares l'environnèrent aussitôt, poussèrent mille cris de joie, le conduisirent à leur feu et le suspendirent par les pieds. Bientôt on ne le vit plus.

Le mauvais succès de son intrépidité découragea entièrement l'équipage. Le capitaine appelle tout son monde sur le tillac et leur propose de terminer leurs peines, en faisant sauter le navire. M. Follies s'opposa à l'exécution de ce projet désespéré. Lui, le second capitaine et les passagers armés de haches, menacèrent d'égorger, sans pitié, le premier qui oserait approcher de la chambre où étaient les poudres. Tout l'équipage céda à leurs avis et à leurs menaces. Mais le capitaine, sombre et pensif, méditait un projet funeste. Trompant la vigilance de ceux qui le soupçonnaient, il met deux pistolets dans sa bouche; on l'aperçoit, on accourt, on veut l'arrêter... Il était déjà renversé sur son lit. On s'empresse de le secourir; le chirurgien lui ôte une balle qui s'était arrêtée au palais. Furieux de vivre, il cherche encore une fois les moyens d'abrèger son existence. L'affaiblissement de ses forces rendit son désespoir moins impétueux et il consentit enfin à recevoir les secours qu'on lui présentait. Bientôt le jour parut. Les naufragés construisirent un radeau solide. Pendant ce temps, un des barbares, plus hardi que ses compatriotes, s'approcha du vaisseau; on lui tendit des cordages. Il fut bientôt à bord. Il apprit à l'équipage qu'il était Maure, sujet de l'empereur de Maroc; que leurs compagnons d'infortune étaient vivants. Mais plus pressé de piller que de répondre aux questions qu'on lui faisait, il demanda de l'argent. On lui

en donna; mais aussi ingrat qu'avidé, plus on lui donnait, plus il exigeait; et il employait des menaces pour obtenir de nouveaux dons.

Le bon traitement qu'on lui faisait fut observé par ses compatriotes. La mer en fut aussitôt couverte; le navire en fut bientôt plein. Déjà ils étaient plus nombreux que l'équipage. On jeta le radeau à la mer; dix personnes s'y embarquèrent; mais une lame furieuse en entraîna la moitié. M. Follies fut du nombre. Il roula de rochers en rochers. Il errait au gré des flots. Ses forces l'abandonnèrent; il allait périr, lorsque trois Maures le secoururent et le traînèrent à terre. Ils le suspendirent par les pieds, lui firent vomir l'eau qu'il avait avalée, l'approchèrent du feu et le couvrirent de sable chaud. Ils le déshabillèrent ensuite et se disputèrent ses dépouilles à coups de couteau. Le reste de l'équipage, resté à bord, attendit que la mer fût entièrement basse et sans danger il vint à terre.

Les naufragés, au nombre de vingt, rassemblés autour d'un grand feu, rendaient grâce à Dieu de les avoir arrachés au péril, lorsque les barbares leur ordonnèrent de se lever. Ils les firent marcher dans les terres à près d'une demi-lieue de la mer, les conduisant comme des troupeaux, et frappant ceux qui restaient en arrière. Enfin, ils les firent arrêter et procédèrent au partage de leurs prisonniers. Ce partage fit naître de violentes contestations entre les Maures; plusieurs fois, ils furent sur le point de s'égorger.

Séparé de ses compagnons d'infortune, accablé par la fatigue, la faim, et par l'horreur de tout ce qui l'environnait, M. Follies courait sans savoir où porter ses pas. Quelques Maures l'aperçoivent, le poursuivent, le saisissent et l'entraînent sur le haut de la montagne; d'autres accourent, l'arrachent de leurs mains et, furieux de ce qu'il n'avait point résisté à la violence de leurs rivaux, ils lui font essayer les traitements les plus inhumains: il tombe sur le sable privé de mouvement. On l'approche d'un brasier dont la chaleur vivifiante le rend à la vie. Vers le soir, une troupe d'hommes et de femmes l'environnent en le regardant avec une joie cruelle. M. Follies croyait qu'on en voulait à sa vie; il témoigne ses inquiétudes; on le rassure par des signes, et on lui offre des aliments grossiers; la joie qu'il a d'apprendre qu'on ne songe point à lui ôter la vie fait naître le calme dans son âme. Accablé de fatigue, il se livre enfin au sommeil.

Le jour parut; les premières pensées de M. Follies furent pour ses compagnons d'infortune; il les vit dispersés de côté et d'autre, sans qu'aucun osât s'éloigner du lieu qui lui avait été marqué. Tous se rassemblèrent autour de leur malheureux capitaine dont les blessures étaient extrêmement graves. Le soir, on les sépara. Le lendemain, on les conduisit sur le rivage et, malgré leur extrême faiblesse, on les força de tirer de la mer les débris du naufrage. M. Follies, épuisé de fatigue, croyait pouvoir se livrer au repos; mais son maître lui ordonna, par signe, d'aller chercher du bois sur la montagne. Ses pieds nus furent bientôt déchirés en la gravissant; n'ayant aucun instrument tranchant, il déchirait, il ensanglantait ses mains pour arracher les racines de bois mort qui se présentaient à sa vue. Enfin, après deux heures de recherches et de fatigues, il parvint à compléter un fagot. Arrivé au lieu de la résidence de son maître, quelques femmes lui montrèrent, en riant, qu'il n'avait point rap-

porté la qualité de bois qui leur était nécessaire ; plein de désespoir, il fallut retourner sur la montagne. Heureusement, il rencontra deux femmes bienveillantes qui l'aiderent à composer un nouveau fagot : mais à peine eut-il fait vingt pas qu'il succomba sous son lourd fardeau.

Ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'il atteignit la demeure de son maître. On le laissa jusqu'à dix heures du soir sans nourriture. Enfin, on lui donna du lait aigri qui, malgré son goût détestable, lui parut un nectar délicieux. Pendant plusieurs jours, il fut soumis aux mêmes travaux et ne reçut de son maître qu'une nourriture grossière, mais suffisante pour l'empêcher de mourir de faim.

Un jour, un Maure s'empara de lui et voulut le forcer d'entrer dans sa case. M. Follies, connaissant le caractère dur et sauvage de son maître, résista. Ce barbare irrité, le frappa rudement et le renversa par terre. Plusieurs Maures, témoins de ce spectacle, allèrent en avertir son maître. Celui-ci, accompagné de ses amis, courut vers le ravisseur qui, avec plusieurs de ses amis, l'attendait de pied ferme. Le maître de M. Follies fut vainqueur et tua son adversaire. Cet événement allégea les chaînes de M. Follies ; depuis ce jour, il jouit d'une plus grande liberté, et ne fut plus soumis à de pénibles travaux.

Ayant achevé de dépouiller le navire, les Maures résolurent de s'éloigner du rivage. Mais avant de quitter ces lieux, M. Follies fut témoin d'un événement bien douloureux pour sa sensibilité. Le capitaine paraissait être dans un état désespéré ; ses yeux étaient égarés, son visage sanglant et livide ; déjà sa bouche était gangrenée ; sa mort semblait prochaine. Au milieu de la nuit, plusieurs Maures s'approchèrent de lui. M. Follies, que l'on croyait plongé dans le sommeil, les vit lui faire avaler, à l'aide d'une corne de bœuf, un breuvage qui le jeta dans un prompt assoupissement, et quelques moments après, ils l'assommèrent avec les crosses de leurs fusils. M. Follies entendit, avec frémissement, son dernier cri, son dernier soupir.

Après une marche pénible, pendant laquelle M. Follies, couvert d'une mauvaise chemise, nu-pieds et sans chapeau, exposé à un soleil ardent et marchant sur des pierres aiguës, souffrit des maux inouïs, il arriva à l'habitation de son maître. Après trois jours de repos, on le chargea de conduire un troupeau de chèvres au pâturage. Les expressions manquent pour peindre ce qu'il souffrit dans ces plaines arides où la terre desséchée et stérile ne produit que des ronces et des bruyères et où il ne croît aucun arbre, sous l'ombre bienfaisante duquel il puisse se reposer. Une soif dévorante le consumait ; il ne trouvait aucun ruisseau pour se désaltérer. Un soleil ardent l'embrasait et il ne pouvait s'en garantir qu'en couvrant sa tête d'un pan de sa chemise. Nu-pieds, il devait courir sans cesse parmi les épines, pour rassembler son troupeau.

Un jour, accablé par la chaleur, excédé de fatigue, il s'assit au pied d'une colline, lorsque les rugissements d'un tigre qu'il vit paraître à la cime de la colline, le glacèrent d'effroi. Une prompte fuite pouvait seule le dérober à la mort ; il se réfugia parmi des ronces épaisses. Tremblant, inanimé, il vit de cet asile le tigre fondre sur son troupeau, étrangler trois chèvres et dévorer leur chair palpitante. L'animal féroce disparut. M. Follies rassembla ses chèvres éparses ; mais, redoutant la colère de son maître, il n'osait retourner à la case. Déjà le soleil ne paraissait plus sur

l'horizon et il était encore irrésolu sur le parti qu'il devait prendre. Bientôt, il vit arriver ce maître si redouté qui, craignant qu'il ne fût arrivé quelque malheur à son troupeau, venait à sa rencontre. Il serait difficile de peindre sa fureur lorsqu'il apprit l'accident arrivé au troupeau ; il s'arma de cordes et frappa son malheureux captif avec la dernière inhumanité. Son sang ruisselait de toutes parts ; il tomba sans connaissance. Dans ce pitoyable état, on l'attacha au pied du poteau qui était planté à l'entrée de la case et il y demeura exposé toute la nuit, qui fut froide et humide.

Comment peindre les sentiments qu'il éprouva, lorsque le lendemain de cette nuit cruelle, il ne distingua pas ceux qui le délivraient ; il s'aperçut qu'il avait perdu la vue. Il fut anéanti par un malheur si inattendu : mais son effroi redoubla encore lorsqu'il entendit la femme de son maître, encore plus cruelle que son époux, dire à voix basse, que cet esclave, privé de la vue, serait inutile et embarrassant, et que si dans trois jours il ne recouvrait point la vue, il faudrait l'assommer pendant son sommeil. Déjà son aveuglement durait depuis trente-cinq heures. À chaque instant, il croyait qu'on allait s'approcher de lui pour lui donner le coup mortel. On venait de lui bassiner les yeux lorsqu'il distingua confusément la femme de son maître. Nous ne chercherons pas à décrire sa joie ; elle fut partagée par ses maîtres, mais uniquement par intérêt pour eux-mêmes. Leur intention était de se défaire de leur captif. Un Maure étranger passa dans la contrée, et M. Follies lui fut vendu pour trois chèvres. Il suivit son nouveau maître, qui demeurait à plus de cent lieues de l'endroit où il était. Après deux jours de marche, il fut tellement excédé de fatigue, qu'il resta en arrière. Le maître s'en aperçut, et aussitôt un Maure de sa suite fut chargé de le faire avancer ; il lui donnait des coups de cordes sur les reins, dès que son pas paraissait se ralentir. Plus de dix fois pendant cette journée, il fut réduit à boire de l'urine de chameau pour se désaltérer ; pour comble de malheur, il reçut deux coups de soleil, dont l'un sur les jambes qui s'enflèrent prodigieusement. Le barbare Maure ne fut point touché du cruel état de son captif ; il exigea qu'il continuât sa route à pied, sans vouloir permettre qu'il montât sur un des chameaux. Le lendemain, quoique saisi d'une fièvre violente, on le força de se mettre en marche. Mais ses jambes lui refusèrent tout service ; on le lia sur un chameau.

On arriva enfin à l'habitation du Maure, et pendant trois jours, on laissa M. Follies dans un parfait repos. Il était couvert de plaies, ses jambes étaient devenues plus grosses que son corps. Ces barbares songèrent enfin à lui procurer quelques secours. On l'étendit sur le sable et pendant que quatre Maures le tenaient avec force, son maître brûla les chairs qui environnaient ses plaies, avec des lames de couteau rougies au feu. Il souffrit des douleurs inouïes ; il poussa des cris horribles ; mais ce cruel remède lui procura une prompte guérison. Le Maure, voyant qu'il pouvait tirer un parti avantageux de son captif, le traita avec plus de bonté. Il le vendit à un de ses compatriotes qui le mena dans la ville de Glimy. Il y trouva quelques-uns de ses compagnons d'infortune.

Cependant le vice-consul de France dans l'empire de Maroc fut instruit du malheureux sort des naufragés. Il ne négligea rien pour rompre leurs liens. M. Follies et plu-



sieurs de ses compagnons furent rachetés par deux négociants qui secondaient ses vues bienfaisantes et, le 21 avril 1784, il arriva à *Mogador*.

Là finirent les malheurs de M. Follies. Il n'eut qu'à se louer des bons traitements qu'il reçut des Européens établis dans cette ville. Bientôt, lui et ses compagnons reçurent l'ordre de se rendre à Maroc. Ils furent présentés à l'Empereur, qui parut sensible au récit de leurs souffrances. Ils partirent pour Tanger et ils trouvèrent dans ce port, une barque que le consul d'Espagne avait arrêtée pour eux et qui les transporta à Cadix, d'où ils passèrent en France.

---

(1) Le Sahara est un vaste désert qui s'étend au nord de la Nigritie, depuis l'Océan atlantique jusqu'à l'Égypte et la Nubie.

### ***Naufrage d'Emmanuel de Sosa sur les côtes d'Afrique***

*Emmanuel de Soza*, homme d'un grand mérite et issu d'une des plus anciennes familles du Portugal, pressé de revoir sa patrie, quitta, en 1553, la ville de *Diu* dont il était gouverneur et s'embarqua sur un vaisseau qu'il chargea de ses richesses. Outre sa femme, ses enfants et son beau-frère, *Pantaléon de Sala*, il avait à son bord *Éléonore de Garcí*, fille d'un général portugais, plusieurs officiers et gentils-hommes et un grand nombre de domestiques et d'esclaves. L'équipage du vaisseau, y compris les passagers, était de six cents hommes.

Le voyage fut assez heureux jusqu'au cap de Bonne-Espérance; mais dans ces parages célèbres par plus d'un naufrage, il s'éleva une tempête horrible. Les vagues soulevées jusqu'aux nues menaçaient chaque instant d'engloutir le vaisseau. Ses flancs, battus par les lames, s'entrouvrirent et la calle se remplit d'une plus grande quantité d'eau que les pompes n'en pouvaient épuiser. Après avoir lutté pendant plusieurs jours contre la mort, un vent du midi décida leur sort et les fit échouer à peu de distance de la terre.

Les chaloupes furent aussitôt lancées à la mer. Emmanuel de Sosa, sa famille et les principales personnes de sa suite, chargés de leurs effets les plus précieux, s'y embarquèrent. Ce ne fut qu'avec une peine infinie qu'ils parvinrent à terre. Plusieurs fois, les brisants menacèrent de submerger les embarcations. Au second ou au troisième trajet, elles furent brisées contre les rochers et englouties. Les personnes qui étaient restées sur le vaisseau n'eurent d'autre ressource que de se jeter à la mer pour tâcher de gagner le rivage; très peu eurent le bonheur d'y aborder; et plus de trois cents hommes périrent dans les flots. Bientôt le vaisseau, battu par la tempête, fut englouti et ôta aux Portugais le moyen de construire un brigantin avec ses débris.

La côte où avaient abordé les naufragés était sous le 31<sup>e</sup> degré de latitude méridionale et faisait partie de la terre de Natal. Sosa fit faire de grands feux pour réchauffer ses gens qui souffraient également du froid, de la faim et de leurs blessures. Il leur fit distribuer avec économie une petite quantité de farine échappée au naufrage. La position des naufragés était cruelle; cette plage ne présentait qu'un sable inculte et des rochers arides. Après beaucoup de recherches, ils découvrirent une source d'eau douce qui leur fut extrêmement utile. Sosa résolut de demeurer en cet endroit jusqu'à ce que ses gens fussent rétablis des

suites du naufrage et tant qu'on aurait l'espérance d'y subsister à l'aide des vivres que les vagues apportaient du vaisseau naufragé. On travailla donc à se retrancher avec des coffres, des planches et de grosses pierres.

Il fallut cependant, au bout de quelques jours, songer à la retraite. On délibéra sur la route qu'on devait prendre; tous furent d'avis qu'il fallait suivre la côte jusqu'au fleuve du *Saint-Esprit*, où les Portugais de Sofala et de Mosambique font un grand négoce. Ce fleuve était éloigné de leur poste d'environ cent quatre-vingts lieues. Sosa encouragea ses compagnons par toutes les raisons que lui put fournir son esprit et il finit son discours en implorant les égards et l'humanité de ses compagnons en faveur de sa femme et de ses enfants. Tous lui répondirent qu'il était juste que les plus forts et les plus robustes vinsent au secours des plus faibles et qu'il pouvait les conduire où bon lui semblerait.

Ils se mirent en chemin. Cette caravane infortunée était composée de Sosa, d'*Éléonore* son épouse, femme d'un grand courage, de leurs enfants incapables de connaître encore les dangers de leur situation, d'*André Vasez*, maître de vaisseau, et de quatre-vingts Portugais. Cette première troupe était suivie d'environ cent valets qui portaient tour à tour les enfants sur leur dos et la mère dans une espèce de chaise informe; ensuite venaient des matelots et des servantes; enfin Pantaléon, avec quelques passagers et des esclaves, fermaient la marche.

Au bout de quelques jours, ils se trouvèrent arrêtés par des rochers inaccessibles et des torrents enflés par les pluies de la saison. En cherchant à découvrir les chemins les plus faciles, ils firent plus de cent lieues, au lieu de trente qu'il leur restait à faire en côtoyant la mer. Bientôt, les vivres leur manquèrent et ils furent contraints de se nourrir de pommes et de fruits sauvages et même des herbes dont les animaux des déserts font leur nourriture.

Après quatre mois d'une marche pénible, ils arrivèrent au bord du fleuve Saint-Esprit qu'ils ne reconnurent pas d'abord; mais leurs doutes furent levés par le roi du pays. Ce prince les reçut fort obligeamment; mais il leur donna à entendre que le roi, son voisin, était aussi cruel qu'avide et qu'ils avaient tout à redouter de sa perfidie. Le désir de regagner promptement les lieux habités par des compatriotes leur fit négliger les avis salutaires du roi. Ils se remirent en marche. Dès le lendemain, ils aperçurent deux cents Cafres qui venaient droit à eux; quoique épuisés de fatigue, ils préparèrent leurs armes et se mirent en défense: mais, voyant les Cafres approcher tranquillement, ils se rassurèrent et tâchèrent d'en obtenir des vivres. La confiance semblait s'établir entre eux; mais l'occasion de dépouiller ces étrangers de tout ce qu'ils possédaient parut trop favorable à ces barbares pour la laisser échapper. Pour mieux réussir dans leur dessein perfide, ils engagèrent les Portugais à venir jusqu'à l'habitation de leur roi. Leur proposition fut acceptée. Les Européens suivirent les Cafres jusqu'à la demeure de leur chef; mais celui-ci leur fit dire d'arrêter dans un lieu couvert d'arbres qui se trouvaient sur la route.

Ils y séjournèrent plusieurs jours pendant lesquels ils ne purent se procurer, à l'aide des échanges, que quelques aliments grossiers. Trompé par l'air de sincérité qu'affectait ce peuple, Sosa crut pouvoir attendre en cet endroit l'arrivée de quelques marchands de Sofala et il fit demander

au roi la permission de s'y fixer et d'y construire quelques cabanes.

Le roi fit dire à Sosa que le principal motif qui avait retardé l'accueil favorable qu'il voulait lui faire était la peur que ses sujets avaient de ses armes et que s'il voulait les lui remettre comme un gage de sa bonne foi, il consentirait à sa demande. La prudence défendait aux Portugais d'accepter de telles conditions qui les livraient sans défense à un peuple barbare mais l'espoir de trouver un terme à leurs fatigues l'emporta sur toute autre considération. En vain, Eléonore rappela à Sosa les impressions défavorables que le premier roi leur avait donné de celui-ci; il éluda les prières et les avertissements de sa femme et abandonna ses armes au prince. Le reste de la troupe suivit l'exemple de son chef. Elle ne tarda pas à s'en repentir, car aussitôt les Cafres s'emparèrent des trésors qu'ils avaient apportés avec tant de fatigue et les dépouillèrent de tous leurs vêtements. Ceux qui tentèrent de faire résistance furent inhumainement massacrés par ces barbares.

Honteuse de se voir exposée toute nue à la vue de ces hommes perfides et de ses propres domestiques, Eléonore se jeta dans un fossé qui se trouvait à quelques pas et s'enterra dans le sable, résolue de n'en point sortir. Elle ne put s'empêcher d'adresser quelques reproches aux Portugais; mais, suffoquée par ses sanglots, la voix lui manqua bientôt; elle jetait de tendres regards sur ses enfants et sur son mari qui, consterné des suites funestes de son imprudence, demeurait immobile.

Déjà les Cafres s'étaient retirés avec leur butin; ses compagnons s'étaient dispersés pour éviter la mort et il ne s'en apercevait pas. Enfin le sentiment sembla se réveiller en lui et il courut de tous côtés pour tâcher de trouver quelque fruit à l'aide duquel il pût prolonger l'existence de sa femme et de ses enfants. Vain espoir! Il ne trouva rien; il revint souvent épuisé de fatigues; et à son dernier retour il trouva sa femme et ses enfants morts de faim et de soif. Il eut le courage de leur donner la sépulture et, fuyant ses lieux d'horreur, il se perdit dans les déserts et on en n'entendit plus parler.

Les misérables restes de la troupe de Sosa, réduite à vingt-six hommes par les fatigues et les maux qu'ils souffrirent, furent longtemps errants et enfin réduits à l'esclavage, ils auraient tous fini leurs jours dans cet état d'humiliation et de souffrances, si un marchand portugais, qui était allé en ce pays pour y acheter de l'ivoire, ne les eût rachetés et conduits à Mozambique.

#### *Délaissement de quatre matelots russes dans le Spitzberg (1)*

En 1743, un marchand de la province d'Archangel équipa un bâtiment monté de quatorze hommes, pour aller au Spitzberg à la pêche à la baleine. Le neuvième jour de leur navigation, le vent, qui jusqu'alors avait été favorable, changea et poussa le vaisseau vers l'est du Spitzberg. À environ trois quarts de lieue de la côte, le vaisseau fut subitement entouré de glaces. Dans cette affreuse situation, l'équipage tint conseil. Le contremaître proposa de se réfugier dans une cabane qui avait été bâtie sur la côte peu d'années auparavant. Sa proposition fut acceptée. On désigna le contremaître et quatre matelots pour aller reconnaître cette habitation. Avant de partir, ils

se munirent de tout ce qui pouvait leur être nécessaire pendant leur recherche. Ils prirent un fusil, douze charges de poudre, une hache, un vase de cuivre, douze livres de farine, un couteau, une boîte à amadou, des pipes et du tabac. Le trajet qu'ils firent sur un pont de glaces flottantes et agitées par le vent fut aussi difficile que dangereux.

Ils arrivèrent heureusement à terre, parcoururent l'île et découvrirent la cabane à quelque distance du rivage. Elle avait trente-six pieds de long, dix-huit de large et était divisée en deux parties. Le détachement y passa la nuit et le lendemain matin, il courut vers la mer pour annoncer à l'équipage cette bonne nouvelle; mais quelle fut sa surprise et sa douleur! Les glaces et le vaisseau avaient disparu. Un ouragan violent s'était élevé pendant la nuit et en dispersant les glaces, avait probablement submergé le vaisseau, dont on n'entendit plus parler depuis. La seule ressource qui resta à ces malheureux fut de retourner vers leur cabane et de lutter contre les dangers et les misères qui allaient fondre sur eux.

La rigueur du froid avait de toutes parts écarté les planches dont la cabane était formée. Ils en bouchèrent les ouvertures avec de la mousse et s'occupèrent à se procurer des vivres. Les douze coups de fusil qu'ils avaient à tirer tuèrent douze rennes qui leur assurèrent leur nourriture pendant quelque temps. Il fallut ensuite songer à se préserver des atteintes du froid excessif qui règne dans cette contrée où il ne croit ni arbres ni buissons; heureusement, ils aperçurent sur le rivage des débris de vaisseaux et des arbres déracinés que la mer y avait jetés et qui leur fournirent un chauffage abondant. Parmi les débris, il se trouva des planches dans lesquelles étaient de grands clous et un crochet de fer de cinq ou six ponces.

Déjà les vivres de ces infortunés tendaient à leur fin et la mort s'approchait à grands pas, lorsqu'ils pensèrent à se construire des armes qu'ils pussent employer contre les bêtes sauvages. Après plusieurs efforts infructueux, ils parvinrent à former un fer de lance avec les clous et le crochet trouvés dans la planche en les faisant rougir au feu. Une grosse pierre leur servit d'enclume et une paire de cornes de renne remplaça les tenailles. Ils attachèrent ces fers à l'extrémité de quelques branches d'arbre apportées par les îlots. Bientôt l'occasion de faire usage de ces armes contre les ours blancs se présenta et, après le combat le plus opiniâtre, ils parvinrent à en tuer un, dont la chair augmenta leur chétive provision. Ils virent que les tendons de cet animal se divisaient en longs filaments; ils en firent une corde et avec une racine longue et flexible qu'ils avaient eu le bonheur de déterrer, ils construisirent un arc. Ils se firent quelques flèches qu'ils garnirent d'une pointe de fer de la même manière que leurs lances et avec ces armes, ils tuèrent deux cent cinquante rennes et un grand nombre de renards. La chair de ces animaux leur offrit une nourriture abondante et avec leur peau ils firent des vêtements. Les ours blancs venaient les attaquer jusque dans leur cabane. Pendant tout le temps qu'ils restèrent dans l'île, ils ne tuèrent que dix de ces animaux et ce fut en courant le plus grand danger.

L'obscurité qui règne dans l'île pendant une grande partie de l'année (2) en rendait encore le séjour plus horrible. Heureusement, les Russes trouvèrent de la terre glaise dont ils firent une lampe: mais la graisse de renne qu'ils employaient au lieu d'huile filtrait à travers cette



terre poreuse. Ils imaginèrent de tremper la lampe, après l'avoir fait cuire, dans un mélange d'eau et de farine; cet enduit empêcha la graisse de filtrer. Ils employèrent en guise de mèche le chanvre dont on se sert dans le radoub des vaisseaux et que la mer avait rejeté sur le rivage. Ils firent servir aussi à cet usage leurs chemises et leurs caleçons. Ce fut ainsi qu'ils bannirent les ténèbres autour d'eux.

Ils avaient trouvé le moyen de préparer les peaux de rennes et de renards, de manière à ce qu'ils en pussent faire des vêtements. Ils les faisaient tremper dans l'eau jusqu'à ce que le poil en fut tombé; ensuite, ils les enduisaient de graisse et les frottaient jusqu'à ce qu'elles fussent devenues souples et maniables. Un morceau de fil d'archal leur servit d'aiguilles et les parties tendineuses du renne remplacèrent le fil.

L'un d'eux, nommé *Théodore Weragin*, tomba dans une maladie de langueur. Ses camarades lui prodiguèrent les plus tendres soins. Mais quels secours espérer dans ces climats où la nature même semble avoir perdu son influence vivifiante. Weragin succomba à ses maux et ses camarades le pleurèrent comme un frère, comme un ami. Ils l'enterrent aussi avant dans la neige qu'il leur fût possible, pour mettre son corps à l'abri de la voracité des ours blancs.

Cette mort leur semblait le triste présage du sort qui les attendait dans cette île. L'un d'eux, qui était époux et père, ne cessait de déplorer son triste sort. Sa femme, ses enfants étaient sans cesse présents à son esprit. L'affreuse perspective d'être dévorés par les ours blancs, lorsque l'âge aurait épuisé leurs forces, ajoutait à la douleur de tous, et sans cesse il leur semblait entendre la vaste solitude qui les entourait, retentir de leurs cris et de leurs gémissements.

Ils étaient dans cette situation d'esprit, lorsque, le 17 août 1749, un vaisseau parut dans le lointain. Ils allument aussitôt du feu sur les collines voisines; ils courent sur la rive, agitent une peau de renne attachée à une perche. Leurs signaux sont aperçus, le vaisseau envoie sa chaloupe; mais, avant de quitter l'affreux Spitzberg, ils font transporter sur le vaisseau toutes leurs richesses, c'est-à-dire deux milliers pesant de graisse et une grande quantité de peaux.

Après une navigation heureuse, ils débarquèrent à Archangel. Ils avaient passé six ans et trois mois dans la plus horrible des solitudes.

(1) Groupe d'îles de la mer glaciale, au nord de la Norvège et à l'ouest de la Nouvelle-Zemble.

(2) On sait que dans ces contrées boréales, le soleil est absent de l'horizon pendant plusieurs mois.

### ***Relation des aventures extraordinaires de Guillaume Bontekoé***

*Guillaume Bontekoé* fut nommé, par la compagnie des Indes Orientales, capitaine du vaisseau la *Nouvelle-Horn*, envoyé aux Indes pour des intérêts de commerce. Il avait deux cent six hommes d'équipage. Le vaisseau sortit le 28 décembre du Texel.

Nous passerons sous silence divers événements qui survinrent jusqu'au 19 novembre suivant, époque de la plus affreuse catastrophe.

Ils étaient parvenus à la hauteur du détroit de la Sonde, lorsque tout à coup Bontekoé, qui était sur le pont, entendit crier: au feu! au feu! Il se hâta de descendre à fond de cale, où il ne vit aucune apparence de feu. Il demanda où l'on croyait qu'il eût pris. Capitaine, lui dit-on, c'est dans ce tonneau. Il y porta la main sans rien y sentir de brûlant; mais on lui raconta que le maître-valet d'eau étant descendu pour tirer de l'eau-de-vie, une partie de la mèche enflammée était tombée dans le trou du bondon. Le feu avait pris à l'eau-de-vie du tonneau et les deux fonds ayant sauté, l'eau-de-vie enflammée avait coulé jusqu'au charbon de forge. Bontekoé fit verser une grande quantité d'eau sur le charbon et, n'apercevant aucune trace de feu, il remonta tranquillement sur le pont.

Une demi-heure après, quelques matelots recommencèrent à crier au feu. Boulekoé, épouvanté, descendit aussitôt; il vit la flamme qui montait de l'endroit le plus creux du fond de cale. L'embrasement était dans le charbon où l'eau-de-vie avait pénétré. Le danger était pressant; on y jeta une prodigieuse quantité d'eau; mais la fumée épaisse et sulfureuse qui s'éleva du charbon, étouffait ceux qui se trouvaient dans le fond de cale. Bontekoé fut lui-même obligé d'en sortir.

Cependant, le feu en diminuait peu la puanteur et l'épaisseur de la fumée ne permettait plus à personne de demeurer auprès du lieu où était l'incendie. Alors, on fit des ouvertures dans le tillac, par lesquelles on jeta une grande quantité d'eau, sans cesser d'en jeter en même temps par les écoutes.

La frayeur de l'équipage était portée au plus haut degré. La chaloupe et le canot étaient à la mer, les gens du vaisseau commencèrent à s'écouler et, se glissant de tous côtés hors du bord, ils descendaient sur les porte-haubans, et de là se laissait tomber dans l'eau; et nageant vers la chaloupe ou vers le canot, ils y montaient et s'y cachaient sous les bancs ou sous les couvertes. Bientôt, ils se virent en assez grand nombre pour s'éloigner, ils coupèrent le cordage et, sans attendre le capitaine, s'éloignèrent du vaisseau.

Cependant Bontekoé, toujours occupé à donner ses ordres, pressait le travail, lorsque quelques-uns de ceux qui restaient, vinrent lui dire avec épouvante: ah! capitaine, qu'allons-nous devenir? la chaloupe et le canot sont à la mer. Bontekoé ordonna de mettre les voiles au vent pour tâcher de les joindre, menaçant de faire passer le navire sur eux pour leur apprendre leur devoir; mais ils ne put les atteindre. Alors, s'adressant à ceux qui étaient autour de lui, il leur représenta que leur salut dépendait des efforts qu'ils feraient pour éteindre le feu. Il ordonna de jeter les poudres à la mer et de faire, avec des tarières, des trous pour faire entrer l'eau dans le navire jusqu'à la hauteur d'une brasse. Mais le bordage du vaisseau, garni en fer, opposa un obstacle invincible aux efforts des charpentiers.

La consternation qui régnait alors parmi l'équipage ne peut être exprimée. L'air retentissait de gémissements et de cris. On se remit à jeter de l'eau et l'embrasement parut diminuer; mais peu de temps après, le feu prit aux huiles. Ce fut alors qu'ils crurent leur perte inévitable. Plus on jetait d'eau, plus l'incendie paraissait augmenter. L'huile et la flamme qui en sortait se répandaient de toutes parts.

Dans cet affreux état, on jetait des cris et des hurlements si terribles, dit Bontekoé, que mes cheveux se hérissaient et que je me sentais tout couvert d'une sueur froide. Le travail se poursuivait cependant avec la même ardeur. On avait déjà jeté à la mer soixante demi-barils de poudre ; mais il en existait encore trois cents.

À ce moment, le feu y prit et le vaisseau sauta avec un fracas épouvantable. Il y restait cent dix-neuf personnes ; Bontekoé se trouvait alors sur le pont. Il avait devant les yeux soixante-trois hommes qui puisaient de l'eau ; ils furent emportés avec la vitesse d'un éclair ; tous les autres eurent le même sort. Bontekoé, enlevé par l'explosion au milieu des airs, retomba dans l'eau parmi les débris du navire. Dans ce moment terrible, il ne perdit pas le sang-froid et le courage qui le caractérisaient ; en regardant autour de lui, il vit le grand mât qui flottait à ses côtés et il se mit dessus ; de là, il considéra les tristes objets dont il était environné. Il fut quelque temps sans apercevoir aucun homme ; mais, à la fin, il vit paraître sur l'eau un jeune matelot.

Le mât sur lequel était Bontekoé ne cessait de tourner ; il l'abandonna pour partager avec le matelot l'épéron du vaisseau, qui les soutint sur l'eau. Ils jetaient la vue de tous côtés, dans l'espérance de découvrir la chaloupe ou le canot. À la fin, ils les aperçurent, mais fort loin. Le soleil était déjà au bas de l'horizon. Bontekoé dit à son compagnon : « Ami ! toute espérance est perdue pour nous ; il est tard ; la chaloupe et le canot étant si loin, il n'est pas possible que nous nous soutenions toute la nuit dans cette situation. Élevons nos cœurs à Dieu et demandons-lui notre salut, avec une résignation entière à sa volonté. »

À peine achevaient-ils d'adresser leurs prières au Ciel, que, levant les yeux, ils virent la chaloupe et le canot près d'eux. Quelle joie pour des malheureux qui se croyaient près de périr ! Sauve, sauve le capitaine ! s'écria aussitôt Bontekoé. Quelques matelots entendirent sa voix. On s'approcha avec précaution des débris, crainte d'être heurté par de grosses pièces de bois. Le jeune matelot se rendit à la nage dans la chaloupe ; mais Bontekoé, blessé en plusieurs endroits, n'en avait pas la force. Un des gens de la chaloupe nagea jusqu'à lui avec une ligne de sonde ; Bontekoé la mit autour de sa ceinture et on le tira heureusement à bord.

On s'était sauvé avec tant de précipitation, qu'on était presque sans vivres. On n'avait point de boussole. Bontekoé proposa de demeurer toute la nuit auprès des débris, dans l'espérance de trouver une boussole parmi eux, et peut-être de sauver quelques vivres. Mais négligeant ce conseil salutaire, *Rol*, marchand du vaisseau, profitant de l'affaiblissement de Bontekoé, causé par ses blessures, fit prendre les rames et on vogua toute la nuit dans l'espérance de découvrir quelque terre au lever du soleil ; mais son attente fut trompée.

Les vivres qui se trouvaient dans la chaloupe se réduisaient à sept ou huit livres de biscuit. Bontekoé prévoyant, avec raison, que ce secours ne pourrait soutenir longtemps les naufragés, surtout s'ils épuisaient leurs forces en ramant inutilement, les engagea à se dépouiller de leurs chemises et à en faire des voiles. Cet exemple fut suivi dans le canot.

On se trouvait au nombre de quarante-six dans la

chaloupe et de vingt-six dans le canot. On était au 20 novembre. Les naufragés prirent les étoiles pour guide. Ils construisirent, tant bien que mal, un instrument pour prendre hauteur et ils gouvernèrent d'après l'estime de Bontekoé.

Quelque économie qu'on apportât dans la distribution du biscuit, il fut bientôt épuisé. On n'avait d'autre breuvage que la pluie, que l'on recevait sur les voiles étendues. La faim devenait pressante, et on commençait à murmurer contre Bontekoé, qui, disait-on, avait pris une mauvaise route, lorsqu'une troupe de mouettes vint voltiger au-dessus de la chaloupe, avec tant de lenteur, qu'elles paraissaient chercher à se faire prendre. Chacun en prit facilement quelques-unes ; on les pluma et on les mangea crues. Cependant un si faible repas ne pouvait les soutenir longtemps.

On passa le reste du jour sans apercevoir aucune terre. On commençait à perdre espérance et, résolu de mourir tous ensemble, les gens de la chaloupe prirent à bord ceux du canot, qui les en sollicitaient depuis longtemps.

La faim, qui avait été suspendue pendant quelques moments, recommençait à faire sentir vivement ses atteintes, lorsqu'on vit s'élever de la mer un grand nombre de poissons volants qui tombèrent dans la chaloupe. Ils furent distribués et mangés à l'instant même. La soif tourmentait l'équipage et, malgré l'exhortation de Bontekoé, quelques-uns des matelots commençaient à boire de l'eau de la mer, d'autres buvaient leur urine.

Le mal croissait d'heure en heure. On commençait à se regarder les uns les autres d'un air farouche, comme prêts à s'entre-dévorer. Quelques-uns mêmes parlèrent d'en venir à cette extrémité. Bontekoé, rempli d'horreur par cette proposition, conjura le ciel de ne pas permettre qu'on exerçât cette barbarie et il intercédait de la manière la plus touchante en faveur des jeunes gens, dont quelques matelots semblaient déjà disposés à se saisir. Ils se rendirent à ses prières ; mais ils déclarèrent que si au bout de trois jours ils n'apercevaient point la terre, rien ne serait capable de les arrêter.

Cependant l'extrémité devenait si pressante que la plupart des gens de l'équipage n'étaient presque plus capables de se lever du lieu où ils étaient, ni de se tenir debout.

Treize jours s'étaient déjà écoulés depuis leur naufrage, lorsque l'air se changea et il tomba de la pluie qui leur apporta un peu de soulagement. Le ciel commençait à s'éclaircir, lorsque le contremaître, qui était à la barre du gouvernail, découvrit une côte et se mit à crier : terre ! terre ! Tout le monde trouva des forces pour se lever et chacun voulut être assuré par ses yeux d'un si favorable événement. C'était effectivement la terre. On dirigea droit sur elle ; mais, en approchant de la côte, on trouva les brisants si forts qu'on n'osa se hasarder à les traverser. L'île, car c'en était une, offrait un petit golfe où ils eurent le bonheur d'entrer. Chacun s'empressa de sauter sur le rivage.

L'île offrait des noix de coco ; mais on n'y put découvrir d'eau douce. Les naufragés se crurent trop heureux de boire la liqueur que renferment les noix dans leur fraîcheur et de manger les noyaux des plus vieilles. Mais ils usèrent de ce secours avec si peu de modération qu'ils



en furent incommodés.

Le lendemain, après avoir rempli leur chaloupe de noix vieilles et fraîches, ils levèrent l'ancre vers le soir et gouvernèrent vers l'île de Sumatra, dont ils eurent la vue le lendemain. On eut beaucoup de peine à y aborder et à traverser les brisants. La chaloupe fut même à moitié remplie d'eau par un coup de mer et faillit d'être submergée.

On trouva de l'eau douce, et, parmi les herbes qui couvraient le rivage, on découvrit des petites fèves que les matelots mangèrent avec avidité. À quelque distance de là, on trouva du tabac et du feu, nouveau sujet d'une extrême joie.

Aux approches de la nuit, on alluma des feux; et pour prévenir toute surprise, Bontekoé posa trois sentinelles aux avenues de son petit camp. Au milieu de la nuit, les sentinelles vinrent lui apprendre que les habitants du pays s'approchaient en grand nombre. Leur dessein, dans les ténèbres, ne pouvait être que d'attaquer les naufragés. Toutes les armes de ceux-ci ne consistaient que dans deux haches et une épée rouillée. Ils étaient d'ailleurs si faibles, qu'à peine avaient-ils la force de se remuer.

Cependant, cet avis les ranima. Ils prirent entre leurs mains des tisons ardents, avec lesquels ils coururent au-devant de leurs ennemis. Les insulaires, effrayés, prirent la fuite et se retirèrent derrière un bois. Les matelots retournèrent auprès du feu, où ils passèrent le reste de la nuit dans de continuelles alarmes.

Le lendemain, au lever du soleil, trois insulaires sortirent du bois et s'avancèrent vers le rivage. Trois matelots, qui avaient déjà été aux Indes et qui connaissaient un peu la langue et les usages du pays, allèrent à leur rencontre; après avoir satisfait à plusieurs questions, les matelots demandèrent s'ils pouvaient obtenir quelques rafraîchissements par échange. Pendant cet entretien, les insulaires s'étaient approchés de la chaloupe avec beaucoup d'audace et demandèrent si on avait des armes; mais Bontekoé, qui se défiait de leur curiosité, avait fait étendre les voiles sur la chaloupe et leur fit répondre qu'ils étaient bien pourvus de mousquets, de poudre et de balles.

Les insulaires le quittèrent et revinrent au bout de quelque temps avec des poules et du riz tout cuit. On fit environ quatre-vingt réales de l'argent que chacun avait dans ses poches et on les offrit aux trois insulaires, qui parurent satisfaits.

Bontekoé exhorta ses gens à prendre un air ferme et tous s'assirent librement sur l'herbe, où ils se mirent à manger.

Il ne leur manquait plus qu'une provision de vivres pour être tranquilles. Bontekoé prit la résolution de s'embarquer avec quatre de ses gens sur une petite pirogue qui était sur la rive et de remonter la rivière jusqu'à un rivage qu'ils avaient aperçu dans l'éloignement, pour aller faire autant de provisions qu'il leur serait possible avec le reste de l'argent qu'ils avaient rassemblé. S'étant hâté de partir, il eut bientôt acheté du riz et des poules; il les envoya aux gens de la chaloupe. De son côté, il fit dans le village un excellent repas avec ses compagnons.

Après le repas, il acheta aux habitants un buffle qui ne lui coûta que très peu de chose; mais il était si sauvage

qu'il employa inutilement beaucoup de temps pour s'en rendre maître et le conduire vers la chaloupe. Cependant le jour baissait. Bontekoé voulait retourner à la chaloupe; ses gens le prièrent de leur laisser passer la nuit dans le village. Il s'efforça vainement de les détourner de leur dessein; il dut partir seul.

Il trouva sur le bord de la rivière, auprès de la pirogue, quantité d'insulaires qui paraissaient en contestation. Ayant cru démêler que les uns voulaient qu'on le laissât partir et que les autres s'y opposaient, il en prit deux par le bras et les poussa vers la pirogue d'un air de maître. Leurs regards étaient farouches; cependant, ils se laissèrent conduire jusqu'à la barque et ne firent pas difficulté d'y entrer avec lui. Ils s'assirent et se mirent à ramer. Ils avaient chacun au côté leur kris ou poignard et, par conséquent, étaient maîtres de la vie de Bontekoé. Au bout de quelque temps, celui qui était à l'arrière se leva et déclara par signes qu'il voulait de l'argent. Bontekoé lui offrit une petite pièce d'argent; il la reçut et l'ayant regardée quelque temps d'un air incertain, il l'enveloppa dans le morceau de toile qui lui servait de ceinture. L'autre vint à son tour lui faire les mêmes signes; il reçut aussi une pièce, mais il parut encore plus incertain s'il devait la prendre ou attaquer celui qui la lui offrait. Bontekoé était sans armes, il sentit toute la grandeur du péril et le cœur lui battait violemment.

Vers la moitié du chemin, ses deux guides commencèrent à parler entre eux avec beaucoup de chaleur. Tous leurs mouvements annonçaient qu'ils avaient dessein de fondre sur l'Européen. Bontekoé était consterné. Une inspiration subite lui fit prendre le parti de chanter; il le fit avec tant de force qu'il fit retentir les bois dont les rives étaient couvertes.

Les deux insulaires se mirent à rire; leurs regards firent connaître à Bontekoé qu'ils ne lui croyaient ni crainte ni défiance et ils parurent oublier leurs projets hostiles. Cependant, on découvrait déjà la chaloupe et bientôt Bontekoé descendit tranquillement sur la rive et se vit au milieu de ses compagnons.

La nuit se passa dans une parfaite tranquillité. Mais le lendemain, ils furent surpris de ne pas voir paraître les quatre hommes avec le buffle. Leur inquiétude fut extrême; ils commencèrent à soupçonner quelque accident. Bientôt, ils virent venir à eux deux Insulaires qui chassaient un buffle devant eux; mais ce n'était pas celui que Bontekoé avait acheté. Interrogés sur la cause de ce changement et sur celle du retard des quatre matelots, les Indiens répondirent qu'il leur avait été impossible d'amener l'autre buffle et que les matelots qui venaient après eux en conduisaient un second.

Bontekoé, remarquant que le buffle n'était pas moins sauvage que le premier, ordonna qu'on lui coupât les pieds avec une hache. Les deux Noirs le voyant tomber, poussèrent des cris et des hurlements épouvantables.

À ce bruit, deux ou trois cents Insulaires, qui étaient cachés dans le bois, en sortirent brusquement et coururent vers la chaloupe, dans le dessein de couper le passage aux gens de l'équipage. Une seconde troupe d'ennemis parut d'un autre côté. Bontekoé, prévoyant qu'ils étaient perdus si on leur coupait le passage, exhorta ses gens à se réfugier dans la chaloupe. Tous prirent leur course vers le rivage et ceux qui ne purent arriver assez

tôt se jetèrent à la nage.

Malheureusement, rien n'était disposé pour le départ. Les perfides Insulaires les poursuivirent de près et percèrent de leurs zagayes plusieurs matelots. Les gens de l'équipage se défendaient néanmoins avec leurs haches et leurs épées. La chaloupe était amarrée par deux grappins, l'un à l'avant et l'autre à l'arrière; Bontekoé ordonna de couper celui-ci. Ceux qui étaient à l'avant saisirent le cordage et tirèrent la chaloupe vers la mer. Les Insulaires tentèrent vainement de la suivre; ils perdirent fond et furent obligés d'abandonner leur proie.

Bontekoé pensa alors à recueillir le reste de ses gens qui nageaient dans la rivière. Ceux qui n'avaient point reçu de coups mortels rentrèrent à bord, et un vent de terre, qui s'éleva soudain, enfla les voiles et mit bientôt Bontekoé et ses compagnons à l'abri de tout danger de la part des Insulaires.

En faisant la revue de ses gens, Bontekoé vit qu'il en manquait seize, dont onze avaient été tués sur le rivage. Un de ceux qui se trouvaient à bord de la chaloupe avait été blessé d'une arme empoisonnée. Les chairs étaient déjà d'un noir livide; Bontekoé les coupa jusqu'au vif pour arrêter les progrès du poison. Mais la douleur qu'on lui causa fut inutile; il tomba mort peu d'instant après, vivement regretté de ses compagnons qui avaient admiré sa bravoure. Le sort des quatre malheureux qui étaient dans le village fut amèrement déploré; la nécessité où l'on était de les abandonner était bien cruelle; il est probable qu'ils furent massacrés.

Le reste des provisions, qui consistait en huit poules et un peu de riz, fut distribué entre les cinquante hommes qui se trouvaient sur la chaloupe; mais, la faim se faisant sentir, on fut obligé de s'approcher de la côte qu'on n'avait pas cessé de longer et de descendre à terre. Des Insulaires, qui étaient sur le rivage en grand nombre, prirent la fuite. Les gens de Bontekoé avaient fait une trop cruelle épreuve de la barbarie de ces Sauvages pour en espérer des vivres; mais ils trouvèrent au moins de l'eau douce! Les rochers voisins leur offrirent des huîtres et des petits limaçons de mer. Après s'en être rassasié, chacun en remplit ses poches et on rentra dans la chaloupe avec deux petits tonneaux d'eau douce.

Bontekoé proposa de prendre un peu plus au large pour faire plus de chemin. Ce conseil fut suivi; mais le vent qui s'éleva leur fit essuyer une tempête. À la pointe du jour, on découvrit trois îles et l'on aborda à l'une d'elles. Elle était couverte de gros bambous; on en prit quelques-uns dont on ôta la moelle, et que l'on remplit d'eau douce comme autant de tonneaux. Ils trouvèrent aussi des palmiers dont la cime était assez tendre pour leur servir d'aliment.

Un jour, se trouvant au pied d'une haute montagne, Bontekoé ne put résister à l'envie de la gravir, dans l'espérance vague de faire quelque observation qui pût guider sa route. Arrivé au sommet de la montagne, ses regards se perdirent d'abord dans l'immense étendue du ciel et de la mer. Il était prêt à descendre, lorsque, jetant encore les yeux autour de lui, il découvrit deux hautes montagnes. Il se rappela qu'à Java il devait exister deux montagnes semblables. Il descendit plein de joie, résolu de gouverner de ce côté. L'équipage, rempli d'espérance, s'empressa d'apporter à bord de la chaloupe tout ce qui

était nécessaire, et on mit à la voile.

Le lendemain, à la pointe du jour, ils furent arrêtés par un calme. Ils étaient déjà, sans le savoir, sur la côte de Java. Un matelot étant monté au haut du mât, cria aussitôt qu'il découvrait un gros de vaisseaux. Il en compta jusqu'à vingt-trois. La joie de la chaloupe ne peut s'exprimer et on se hâta de ramer vers la flotte.

Ces vingt-trois vaisseaux étaient hollandais, sous le commandement de *Frédéric Houtmann*. Cet amiral se trouvait alors dans sa galerie, d'où il observait avec sa lunette d'approche. Surpris de la singularité des voiles qu'il apercevait et cherchant l'explication d'un spectacle si nouveau, il envoya sa chaloupe au-devant de celle de Bontekoé pour s'informer de ceux qui la montaient. Comment peindre la surprise des gens de Houtmann, quand ils reconnurent sur la chaloupe étrangère des compatriotes avec lesquels ils avaient déjà navigué et la joie de Bontekoé et de sa troupe de se voir parmi des amis et des compatriotes.

Bontekoé et Rol furent conduits sur le vaisseau amiral, et leurs compagnons d'infortune distribués sur les autres vaisseaux de la flotte. L'amiral les traita avec tous les égards de l'humanité; il écouta avec étonnement le récit de leurs aventures, ensuite il les fit embarquer dans un yacht qui les conduisit à Batavia.

Bontekoé fut présenté au général de la Compagnie qui le reçut favorablement et, peu de temps après, il reçut une commission de capitaine de vaisseau.

### *Naufrage du Vaisseau amiral le Saint-Jacques*

En 1686, le vaisseau amiral le Saint-Jacques, après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, fut poussé hors de sa route, vers les rochers appelés *Baxos de Juida*, et situés vis-à-vis de la côte Sofala.

Le voisinage de ses écueils et le risque de s'y briser firent ouvrir les yeux à quelques-uns des passagers qui avaient déjà voyagé dans ces mers. Le capitaine, opiniâtre, méprisa leurs sages représentations et, usant de son autorité, il ordonna au pilote de ne point s'écarter de la route que le vaisseau suivait. Le même jour, vers les onze heures, le vaisseau fut jeté sur ces écueils et y fut arrêté sans pouvoir être dégagé. Alors, on entendit de toutes parts les cris plaintifs des passagers qui étaient au nombre de cinq cents et parmi lesquels on comptait trente femmes. La manœuvre et tous les efforts furent inutiles. L'amiral Fernando Mendoza, le capitaine, le premier pilote, avec dix ou douze autres, se jetèrent aussitôt dans l'esquif l'épée à la main, en s'écriant qu'ils allaient chercher, sur les écueils, un endroit propre à recueillir les débris du navire; qu'ensuite on en construirait un bateau suffisant pour contenir tout l'équipage et gagner la terre ferme.

Ces quinze personnes abordèrent effectivement; mais, après avoir en vain cherché un endroit convenable pour l'exécution de ce projet, ils ne jugèrent point à propos de retourner au navire. Ils dirigèrent leur route vers l'Afrique et abordèrent heureusement au continent.

Ceux qui étaient restés à bord du vaisseau, ne voyant point revenir l'esquif, commencèrent à désespérer de leur salut. Pour comble de malheur, le vaisseau se fracassa entre les deux tillacs et la grande chaloupe fut endommagée par



les violentes secousses que lui fit éprouver la fureur des vagues. Cependant, on parvint à la radouber. Dès qu'elle fut en état de naviguer, quatre-vingt-dix personnes y sautèrent et, faisant force de rames, s'éloignèrent du vaisseau naufragé. Les malheureux qui n'avaient pu y entrer, la voyaient partir avec une profonde douleur. Plusieurs d'entre eux, se lançant à la mer, la suivirent à la nage, et déjà quelques-uns s'accrochaient au bord pour y entrer, lorsque les premiers craignant de la voir couler à fond par la surcharge de tous ceux qui se présentaient, les repoussèrent dans les flots et frappèrent sans pitié avec leurs sabres et leurs haches ceux qui ne voulaient point lâcher prise. On ne peut exprimer la désolation de ceux qui étaient sur les débris flottants du vaisseau. Témoins de cette scène barbare et se voyant sans ressource, leurs cris et leurs lamentations auraient touché le cœur le plus insensible.

La condition de ceux qui étaient dans la chaloupe ne paraissait guère meilleure : leur grand nombre, l'éloignement de la terre ferme et le mauvais état de leur frêle embarcation leur faisait entrevoir l'avenir le plus triste. Cependant, pour éviter le trouble et la division qui aurait mis le comble à leurs maux, ils élirent un capitaine. Celui-ci usa dans le moment même de son autorité. Trouvant la barque trop chargée et la voyant en danger de couler à fond, il fit jeter à la mer les passagers les plus faibles et les moins en état d'opposer quelque résistance. Dans le nombre, se trouva un charpentier qui avait aidé à radouber la chaloupe. Il ne demanda pour toute grâce qu'un peu de vin et de confitures et se laissa jeter à la mer, sans proférer un seul mot. Un autre proscrit fut sauvé par un trait admirable de l'amitié fraternelle. Déjà on le saisissait pour lui faire subir son malheureux sort, lorsque son jeune frère demanda comme une grâce de se dévouer à la mort à la place de son aîné. Il observa que ses parents étaient âgés et dans le besoin et que son frère plus habile que lui

dans sa profession, pourrait facilement les faire subsister du produit de son travail. Il obtint sa demande et fut jeté à la mer. Ce courageux jeune homme suivit la chaloupe à la nage pendant plus de six heures, faisant des efforts continuels pour l'aborder, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ceux qui étaient à bord, pour l'éloigner, le menaçaient de leurs épées. Le jeune homme en saisit une par la lame et la tint ferme, malgré la douleur qu'elle lui causa et les efforts qu'on fit pour lui faire lâcher prise. Enfin, admirant sa constance et touchés de ce que l'amour fraternel lui avait fait faire, les passagers, d'un commun accord, le reçurent à bord.

Après avoir essuyé la faim, la soif et les dangers de plusieurs tempêtes, ces malheureux abordèrent à la côte d'Afrique le vingtième jour de leur naufrage et se réunirent à ceux qui s'étaient sauvés à l'aide de l'esquif.

Le reste des naufragés qui avaient été abandonnés sur les débris du vaisseau, tentèrent de gagner aussi la terre ferme. Ils rassemblent et joignent ensemble les planches et les fragments du navire délabré ; ils en forment une espèce de radeau sur lequel ils s'embarquent ; mais bientôt une vague furieuse les engloutit à la vue de leurs compagnons.

Ceux qui avaient gagné la côte d'Afrique ne se virent point à la fin de leurs malheurs. À peine étaient-ils débarqués, qu'ils tombèrent entre les mains d'une nation farouche qui, les dépouillant, les laissa dans l'état le plus déplorable. Cependant, ayant ranimé leur courage et le peu de forces qui leur restait, ils arrivèrent au lieu où le facteur des Portugais de Sofala fait sa résidence. Ils en furent accueillis avec humanité ; et après s'être reposés pendant quelques jours de leurs fatigues, ils gagnèrent Mozambique et ensuite les Indes.

Soixante personnes seulement échappèrent de tous ceux qui s'étaient embarqués sur le Saint-Jacques.

FIN DES RELATIONS

